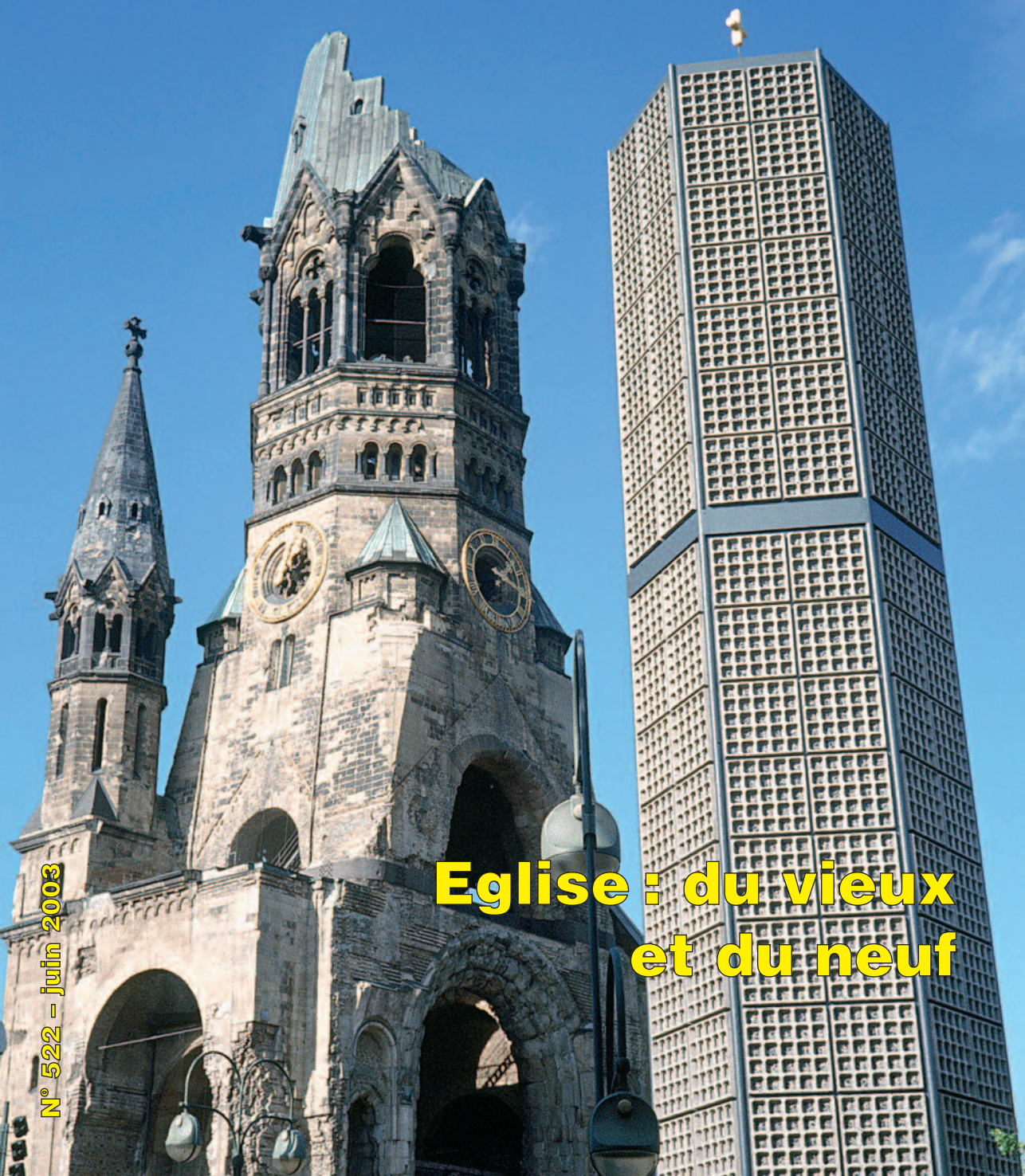


choisir



N° 522 - juin 2003

**Eglise : du vieux
et du neuf**

choisir revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827 46 76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827 46 75
fax 022/827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

- 2 **La démocratie au péril de la mondialisation**
par Albert Longchamp

Actuel

Spiritualité

- 8 **Ecouter** *par Marc Donzé*
9 **Teilhard de Chardin et les Exercices spirituels**
par Richard Brüchsel

Théologie

- 14 **«Dire» la messe** *par Michel Salamolard*
18 **La sainte Cène** *par Jean-Pierre Zurn*

Eglise

- 21 **Croatie, l'Eglise en mutation** *par Ivica Musa*
24 **Medjugorje : éléments de discernement**
par Stjepan Kusar

Société

- 28 **Pour une politique d'asile humaine**
Mémoire des Eglises de Suisse

Libres propos

- 33 **Euthanasie : expérience d'un médecin** *par Jacques Epiney*

Lettres

- 35 **L'enfant gardien de l'ordre et de la loi** *par Gérard Joulié*

Livres ouverts

- 38 **La théologie au défi** *par Edmond Gschwend*

Livres reçus

ILLUSTRATIONS

Couverture : Pierre Emonet, Berlin, Gedächtniskirche ;
p. 10 : Fondation Teilhard de Chardin ;
p. 19 : Belzeaux-Zodiaque ; p. 22 : La Découverte & Syros ;
p. 25 : Emmanuel ; p. 40 : Pierre Emonet.

Les titres et intertitres sont de la rédaction

La démocratie au péril de la mondialisation

I l fallait s'y attendre. Du 31 mai au 2 juin derniers, dans tout le tapage qui entourait la réunion du G8 à Evian, est apparue la surprenante expression «gouvernement du monde». Avant et pendant les trois jours de cette réunion aussi gigantesque qu'inutile, des policiers allemands patrouillaient à Genève, chargés de maintenir «l'ordre public», tandis que des véhicules de l'armée suisse traversaient les rues paisibles de la petite ville thermale si chère à tous les habitants de la région lémanique. L'armée française avait «massé plus de 15 000 hommes à nos frontières, alors que les services secrets américains, plus discrets mais omniprésents, transformaient Genève-Cointrin et Lausanne en base européenne de... la Maison Blanche ! Où sommes-nous ? Quelle démonstration les invités de Jacques Chirac ont-ils voulu donner au monde durant un sommet qui aura attiré 3000 journalistes autour d'un agenda parfaitement creux ?

L e G8 d'Evian, sans la contestation qui l'a précédé et accompagné, ne mériterait pas une ligne dans l'Histoire s'il ne marquait une rupture dans celle de la démocratie. Car enfin, cette «gouvernance du monde» que s'attribuent les nations les plus puissantes de la planète et quelques Etats vassaux (dont la Confédération helvétique) ne repose sur aucune légitimité. Elle ne représente qu'un groupe d'intérêt, aux objectifs à vrai dire très vagues. Fallait-il cette coûteuse démonstration de force pour dénoncer le terrorisme ou réaffirmer les priorités du développement, de l'environnement et de la protection des eaux ? Le système des Nations Unies ne dispose-t-il pas des instruments de coopération capables de gérer les conflits internationaux et de préserver la paix ? Le G8 est surtout la preuve de l'affaiblissement de la démocratie sur l'ensemble du globe.

L' homme le plus puissant de la planète, George W. Bush, tient son pouvoir d'un verdict administratif, le décompte des voix n'ayant pas permis de départager les deux candidats lors des élections présidentielles de l'an 2000. Al Gore pourrait être aujourd'hui président des Etats-Unis avec la même légitimité - ou illégitimité - que l'actuel occupant de la Maison Blanche. Jacques Chirac tient sa réélection de 2002 du choc de la gauche, déconcertée par l'échec de Lionel Jospin, et de l'effroi causé par les 17 % de suffrages alloués à Jean-Marie Le Pen lors du premier tour. Et que devient la crédibilité d'une élection en Afghanistan, en Côte d'Ivoire ou en Colombie, quand les urnes sont placées sous la «protection» des canons ? Chez nous, lorsqu'un modeste pourcentage de quelques centaines ou milliers de voix se détache dans un vote dont s'abstiennent les deux tiers des citoyens et citoyennes, est-il encore possible de parler d'un fonctionnement démocratique sain et représentatif ?

L'abandon des urnes est une paresse qu'explique en partie la complexité des scrutins et des décisions à prendre. Le rôle régulateur des gouvernements, sous la contrainte des conditionnements économiques, n'a plus la confiance du citoyen. A quoi bon se déplacer au bureau de vote, ou envoyer son suffrage, si le taux de votre assurance maladie, de toute façon, est décidé par un petit comité de fonctionnaires ou de techniciens ? Plus grave encore, l'«Etat Providence» lui-même semble impuissant à assumer son rôle. La mondialisation lui a volé ses prérogatives. Le grand marché global se substitue aux parlements. La politique sociale est aux ordres de l'économie.

La guerre d'Irak, voulue et conduite par George W. Bush, n'est pas le fait d'une décision démocratique. Le Congrès a donné au président son feu vert, assorti de crédits faramineux, au motif d'une lutte quasi mythique contre le «terrorisme» en général et les «armes de destruction massive» attribuées à Saddam Hussein. Le régime est tombé à Bagdad, mais les armes restent introuvables, le sort du dictateur demeure un mystère, le terrorisme n'a pas baissé les bras, et les Etats-Unis n'ont qu'une hâte, celle de faire main basse sur les réserves pétrolières irakiennes. Poutine ne fait pas mieux avec la guerre en Tchétchénie. On meurt autant à Grosny qu'à Bagdad, à cette différence près : l'absence des médias. Globalement, le monde retourne à une forme d'anarchie. Les enjeux stratégiques du futur dépendent de l'Amérique du Nord et de son réseau d'alliés satellisés. La mondialisation devait ouvrir le marché, abolir les frontières : elle se fige dans une étroite militarisation de la planète. Ils ont beau siéger à l'ONU, la souveraineté de nombreux Etats n'est qu'une fiction.

La contestation qui, dans le contexte du G8, s'est imposée sous le nom pompeux de «mouvement altermondialiste» a-t-elle des chances de rétablir l'équilibre ? Restons prudents. Si la résistance s'organise, de l'anti-Davos à Pôrto Alegre, de Gênes à Genève, elle est encore loin d'une «révolution» des masses. La «gouvernance du monde» est pour l'heure dans les mains d'un seul pays. Les Etats-Unis, comme toutes les puissances, n'ont certes pas les promesses d'éternité. Certains prédisent sa chute, amorcée le 11 septembre 2001 avec celle des tours de Manhattan. Mais un empire peut trembler, son orgueil subsiste longtemps.

Albert Longchamp

Australie, asile bafoué

Info Une étude publiée en Australie sur la souffrance des enfants dans les centres de détention australiens pour demandeurs d'asile met gravement en cause les autorités. Il s'agit de la première étude systématique sur la santé mentale dans les centres de détention. Elle a été présentée mi-mai devant le Collège royal des psychiatres d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Après le refus du gouvernement australien de coopérer avec les chercheurs, l'étude a été conduite en secret, sous la coordination

de l'Université de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Dix familles avec 20 enfants, âgés de 3 à 19 ans, ont été suivies. Le résultat est accablant. Les chercheurs ont constaté chez ces enfants, tous sains avant leur détention, le degré le plus élevé de maladie mentale enregistré dans la littérature médicale moderne ! Pour Sœur Fawkner, directrice du Centre jésuite de justice sociale Uniya de Sydney, la détention obligatoire des demandeurs d'asile équivaut à «un abus institutionnalisé perpétré contre des enfants».

Info Le Collège Saint Thomas d'Aquin de Moscou, fondé en 1991 et dirigé depuis 1999 par les jésuites, a été reconnu officiellement par le gouvernement russe. Il s'est transformé en «Institut Saint Thomas d'Aquin

de philosophie, théologie et histoire». Cette reconnaissance étatique permettra au centre d'organiser des cours réguliers et est un pas en avant sur la voie de la normalisation de la vie consacrée dans la République de Russie.

Jésuites en Russie

Info Les *Gemeindeleiter* sont des théologues et théologiens laïcs à la tête d'une paroisse ; ils accomplissent, «à titre exceptionnel», la plupart des services dévolus aux prêtres. Ils baptisent, président la célébration du dimanche, les enterrements ou les mariages, travaillant en étroite collaboration avec un prêtre, le curé canonique de la paroisse. La plupart des *Gemeindeleiter* de Suisse œuvrent dans le diocèse de Bâle, où près de 30 % des paroisses sont confiées à des diacres ou des théologiens laïcs. Or le *Tages-Anzeiger* a accusé Mgr Koch, évêque de Bâle, de vouloir mettre un frein aux laïcs, en interdisant aux prêtres dispensés de leurs obligations de diriger à l'avenir des paroisses

dans le diocèse. Mgr Koch a réfuté cette accusation. Tout en confirmant dans la *Schweizerische Kirchenzeitung* du 1^{er} mai cette décision, il a rappelé que les prêtres dispensés ne sont pas des prêtres laïcisés. En effet, un prêtre dispensé reste bien un prêtre, mais il ne peut plus accomplir ses devoirs sacerdotaux, comme célébrer les sacrements. Aussi une confusion peut-elle se créer s'il se retrouve à la tête d'une paroisse, dans une position de responsabilité. Il risque de vivre un conflit d'identité, entre théologien laïc et prêtre. Les prêtres dispensés pourront, par contre, continuer à travailler comme assistants pastoraux ou catéchistes, a précisé Mgr Koch.

Prêtres dispensés

Enseignement confessionnel

Info Le canton d'Uri ne veut plus contribuer au financement des cours de religion confessionnels, afin de se conformer au principe de la séparation entre les Eglises et l'Etat. Jusqu'à maintenant, il participait aux frais de l'enseignement prodigué par les catéchistes à

raison de 240000 francs par an. Dorénavant, il appartiendra aux Eglises catholique et réformée d'assumer le financement de ces cours. Un enseignement religieux scolaire devrait cependant être maintenu dans le cadre d'une branche biblique ou éthique et religion.

Aumôneries des hôpitaux

Info Le modèle de l'aumônerie non confessionnelle a été adopté par plusieurs hôpitaux de Suisse et il est question de l'introduire dans d'autres maisons de santé. L'aumônerie est alors confiée à une seule personne, catholique ou réformée, qui fait le lien avec les responsables religieux qui seraient

sollicités. Une évolution qui inquiète l'abbé Rudolf Abisser, aumônier à la clinique psychiatrique St Urban (Lucerne) et chargé de cours de psychologie pastorale à la Faculté théologique de Lucerne. Il craint qu'une sorte de fusion s'opère au détriment de la force salvatrice des sacrements et des symboles.

Recherche et développement durable

Info La Suisse s'est exprimée plusieurs fois en faveur d'une formation tournée vers le développement durable (*Stratégie développement durable 2002* du Conseil fédéral, *Plan d'action «formation»*, etc.). Une orientation soutenue par de nombreuses ONG issues des milieux de l'environnement, de la jeunesse, des droits de la femme et des œuvres d'entraide, et qui aimeraient être mieux associées à sa concrétisation. «Si les milieux économiques se voient concéder une place d'interlocuteur au sein

de la Conférence universitaire suisse, les ONG revendiquent le droit d'être représentées avec les mêmes droits dans les instances importantes de la formation, afin de participer à l'édification de la place scientifique suisse de demain», a expliqué le WWF Suisse.

En octobre 2002, ces ONG avaient lancé une Charte de formation pour un développement durable, insistant sur la nécessité d'introduire dans l'école des objectifs d'apprentissages sociaux et écologiques.

Sierra Leone - USA

Info Le parlement de Freetown a ratifié un accord d'impunité avec le gouvernement de Washington qui prévoit que la Sierra Leone ne livre pas au Tribunal pénal international les citoyens américains accusés de génocide ou de crimes de guerre, et

vice-versa. Un accord jugé inacceptable par Amnesty International, d'autant plus que le tribunal spécial pour les crimes de guerre s'apprête justement à juger les violences qui ont ensanglanté l'ex-protectorat britannique entre 1991 et 2001.

Démographie mondiale

Info Selon la revue de la Coordination genevoise des associations de lutte contre le sida (n° 3, avril-mai 03), l'ONU revoit à la baisse ses prévisions au sujet de la croissance de la population mondiale, car, pour la première fois, elle tient compte

de l'impact du sida sur la démographie. Il y a trois ans, l'ONU avançait que la population mondiale atteindrait 9,3 milliards d'individus en 2050. Les statisticiens parlent aujourd'hui de 8,9 milliards, ce qui porterait à 400 millions de vies le tribut versé au sida.

Aide au développement

Info La Suisse a versé 1,284 milliard de francs d'aide publique au développement en 2002, soit 0,32 % de son produit national brut (PNB). C'est moins qu'en 2001

(0,34 %). Elle s'éloigne ainsi encore plus de l'objectif fixé par le Conseil fédéral, qui est de consacrer 0,4 % du PNB à l'aide au développement d'ici 2010.

Info La Corée du Sud est le pays de la planète où l'accès à la toile via le haut débit est le plus important. Des études ont montré que plus du quart de la jeunesse a développé vis-à-vis d'Internet un comportement s'accompagnant de manifestations typiques de l'accoutumance. La plus récente des études date du printemps et a été dirigée par Cho Jung-woo, spécialiste des domaines de l'information et de l'éducation. Pour lui, l'accoutumance à Internet est comparable à celle qui peut être constatée avec des drogues classiques. Ainsi, 26 % des jeunes entre 14 et 19 ans passent plus de trois heures par jour sur le Net et présentent des symptômes de confu-

Corée, Internet et dépendance

sion psychologique s'ils en sont privés. De plus, 60 % des jeunes interrogés pour les besoins de l'étude ont admis avoir eu accès à des images pornographiques et s'être livrés à des «violences verbales» sur les sites de discussion en ligne.

L'Eglise catholique de Corée se dit très préoccupée par ce phénomène, mais admet ne pas savoir comment aider les jeunes. Selon Francisco le Jong-bum, spécialiste d'éthique des médias auprès de l'Institut pastoral de Corée, les responsables catholiques devraient investir nettement plus dans les technologies de l'information s'ils désirent proposer aux jeunes une culture positive de l'Internet.

Irak, liberté religieuse

Info La montée en puissance des mouvements chiites, dont certains ne cachent par leur intention d'instaurer en Irak une république islamique sur le modèle de l'Iran, fait craindre le pire aux chrétiens du pays. Les évêques d'Irak chaldéens, assyriens, syriens, arméniens, grecs et latins ont lancé le 2 mai un appel conjoint en faveur de

la liberté religieuse et du respect des droits de l'homme dans le pays : «Lorsque Hammourabi a gravé son code sur la pierre de cette terre, le droit est devenu la base du développement de la civilisation. Lorsque Abraham a regardé le ciel de Our, ce dernier s'est ouvert à lui et en raison de cette révélation Abraham devint le père d'une multitude

de peuples. Lorsque le christianisme et l'islam se rencontrèrent, leurs saints respectifs initièrent les deux religions à une coexistence respectueuse et réciproque.» Mgr Kassab, archevêque chaldéen de Bassora,

a affirmé de son côté que si les relations entre l'Eglise et les musulmans sont excellentes dans la deuxième ville d'Irak, à forte majorité chiite, elles doivent néanmoins se renforcer quotidiennement.

Info L'Europe connaît une montée de l'antisémitisme et de l'islamophobie (surtout depuis les attentats du 11 septembre 2001), déclare dans son rapport 2002 la Commission contre le racisme et l'intolérance du Conseil de l'Europe (ECRI). Elle dénonce «l'accroissement de la diffusion de matériel antisémite», notamment par le biais d'Internet, et la discri-

EU, intolérance religieuse

mination et le racisme envers les migrants, les réfugiés et les demandeurs d'asile. L'ECRI se dit aussi inquiète de l'audience dont bénéficient les partis politiques qui propagent une idéologie xénophobe et invite les partis démocratiques à adhérer à la Charte des partis politiques européens pour une société non-raciste.

Info Fermée depuis dix ans pour cause de travaux, l'ancienne bibliothèque des jésuites à Shanghai va rouvrir ses portes. Fondée en 1867 par des jésuites français, placée à partir de 1953 sous la responsabilité de la Bibliothèque de Shanghai - aujourd'hui la plus importante bibliothèque publique de Chine populaire et l'une des dix principales bibliothèques du monde -, elle rassemble des collections rares et pré-

Chine, bibliothèque jésuite

cieuses, en chinois et en langues étrangères, relatives, entre autres, à la présence chrétienne en Chine. On y trouve aussi un exemplaire du dictionnaire français-latin-chinois compilé en 1813 sur ordre de Napoléon par le sinologue Joseph de Guignes ; ou encore la traduction en latin des Maximes de Confucius, réalisée au XVII^e siècle par les jésuites Prospero Intorcetta et Ignacio da Costa.

Info Quatre ans après la guerre, les minorités du Kosovo (Serbes, musulmans, Roms...) demeurent la cible d'agressions ou de meurtres et leurs droits sociaux continuent à être bafoués. C'est ce qu'affirme Amnesty International (AI) dans *Prisonniers dans nos propres maisons*, un rapport publié en avril. L'organisation exhorte la MINUK (Mission des Nations Unies pour le Kosovo) et le gouvernement autonome local à mettre fin à l'impunité des exactions, tant passées que présentes, condition indispensable au

Impunité au Kosovo

retour des réfugiés. «La population se trouve confrontée dans son sentiment que les coupables demeurent libres de commettre de nouvelles agressions, ce qui entretient un climat de peur.» La situation est dramatique au niveau de l'emploi où la discrimination est flagrante (près de 90 % des Serbes et des Roms sont sans emplois). AI demande également à la communauté internationale de «veiller à ce qu'aucun membre d'une minorité ne soit renvoyé de force au Kosovo».

Ecouter

Ecouter, c'est tout naturel, à première vue. Il suffit d'ouvrir les oreilles pour percevoir les bruits, les sons, les paroles. Puis le cerveau décode et essaie de comprendre. Rien de plus simple. Et pourtant ! Quand vous expliquez à un groupe d'enfants ce qu'ils doivent faire, ils se précipitent. Mais bien souvent, ils font de travers ou à moitié. Ils n'ont pas assez écouté. Est-ce si différent chez les adultes ?

La question se complique encore quand il s'agit de s'entendre entre deux personnes. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de nous sentir incompris par notre interlocuteur ? Combien de fois prêtons-nous attention à l'autre de façon fugitive ? Ecouter vraiment, en fait, c'est tout un travail.

La première condition en est la disponibilité. Si je suis bruit en moi-même, comment pourrais-je écouter ? Mon bruit exile l'autre. Ce n'est pas pour rien que les maîtres de méditation suggèrent des exercices d'attention. Le silence de soi est toujours à conquérir. Mais il est gage de nouveauté. Vide créateur.

En deuxième lieu vient l'empathie. Elle permet de joindre le cœur aux oreilles. J'apprends à entendre ce que dit l'autre avec un sentiment positif. Mieux, avec un sentiment fraternel.

Puis, il importe d'entrer dans le cadre de référence de l'autre. Cette étape est très difficile, car l'écoute est toujours subjective : j'écoute à partir de moi-même, de mon histoire, de mon éducation, de mes convictions. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore réaliser la prouesse du traducteur : com-

prendre l'autre en tant qu'autre, aussi imparfaitement soit-il. Quels sont ses références, son milieu social ? Quels sont ses peurs, ses interdits ? Quels sont ses codes de communication ?

Enfin, écouter demande respect. C'est un univers d'échanges qui s'ouvre. J'apprends de l'autre ; il apprend de moi. Mais à la mesure de la réceptivité de chacun, sans violence, sans contrainte.

Et Dieu ? Le processus est le même. Dieu a besoin de mon vide créateur pour se donner à moi. La première opération est donc de creuser l'espace. Dans une vie qui manque de respiration fondamentale, Dieu ne peut être qu'inentendu. L'empathie, ensuite, consiste à croire que Dieu me veut du bien. La conviction est toute simple en apparence, mais tant d'images hostiles de Dieu traînent (le potentat, l'arbitraire, le vengeur, le justicier) qu'elle est à conquérir. Entrer dans le cadre de référence de Dieu n'est pas une mince affaire. Car Dieu est l'Au-delà de tout. Mais il nous aide par son Esprit qui dilate notre cœur et notre intelligence.

Et il a pris la peine de nous donner quelques points de référence pour nous guider. Le plus central est la mort et la résurrection du Christ. Ainsi, pour écouter Dieu en vérité, il est bon de s'asseoir quelque part entre le jardin des Oliviers, le lieu du Crâne et le tombeau vide. De ce point, il devient possible d'entendre à la fois l'Écriture et les frémissements de nos vies en un respectueux échange. «Voyez comment entendre», dit Jésus (Lc 8,18 Chouraqui).

Marc Donzé

Teilhard de Chardin et les Exercices spirituels

par Richard BRÜCHSEL s.j.,* Berne

Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) est un des nombreux disciples de saint Ignace formés à l'école des Exercices. Il a aimé les Exercices et il a suivi fidèlement leur pédagogie durant toute sa vie.¹ Pourtant, plus son métier de paléontologue le familiarisait avec une conception évolutive du monde, plus il adaptait le contenu du livret de saint Ignace, jusqu'à le critiquer même, vers la fin de sa vie.

«De plus en plus "faire une retraite" devient simplement pour moi une remise en Présence de Dieu. Je n'arrive pas à comprendre comment les gens arrivent encore à se satisfaire (ou même à s'emballer) avec les Exercices... De ceux-ci, le schème est splendide, - mais la "cosmologie" (et donc la Christologie !) tellement enfantine, que j'y étouffe littéralement, du commencement à la fin. Il faudrait une transposition complète du thème ignatien dans un Univers de type organique (dans un Univers en genèse) comme nous le voyons maintenant ; et je pense que cette transposition est parfaitement possible (j'essayerai peut-être un jour de l'esquisser) : mais qui y songe ? C'est en raccourci le drame tout entier, actuel, de l'Eglise.»²

Si Teilhard avait réalisé son propos, il serait devenu un grand interprète de saint Ignace et le renouveau ignatien en aurait profité pour s'ouvrir à la mentalité contemporaine. J'en suis convaincu. Sans prétendre présenter ici cette transposition, je vou-

drais indiquer comment - à mon avis - il conviendrait de procéder pour la réaliser.

Evolution des consciences

Pour commencer, il faut se familiariser avec la conception évolutive du monde, telle que Teilhard l'a exposée dans ses écrits.³ Il s'agit d'un processus dynamique qui culmine dans la conscience réflexive de l'homme. Des signes indiquent que ce mouvement évolutif se poursuit. Teilhard l'interprète comme une convergence des consciences humaines vers un pôle de rassemblement, appelé *Oméga*, qu'il identifie avec le Christ ressuscité.

Cette conception du monde pourrait inspirer une transposition des Exercices, à commencer par une adaptation du vocabulaire. Le Christ-Roi deviendrait le point Oméga et, comme tel, le Centre de l'Univers ; le roi qui souhaite conquérir le monde entier (Exercices, n° 95) serait ce Centre conscient qui anime et attire à lui une sphère d'éléments conscients. La tâche du retraitant serait de découvrir dans le monde l'activité unifiante de ce Centre, pour y prendre sa part.

Il faut ensuite se pencher sur le concept de conscience, mot clef du vocabulaire teilhardien, synonyme pour lui du mot

* Le Père Richard Brüchsel est un spécialiste reconnu de la pensée de Teilhard de Chardin.



Teilhard de Chardin à Hastings en 1911.

cœur. A chaque étape de l'évolution, la conscience est comprise comme la capacité de vivre selon la connaissance que l'on a de soi (con-science) en fonction de son environnement, de sa situation. Ainsi comprise, la con-science est aussi con-être, c'est-à-dire être-avec, vivre-avec, aimer-avec, en accord avec sa propre situation.

Dans ce contexte, Teilhard remarque que la conscience «possède la triple propriété (1) de tout centrer partiellement autour de soi ; (2) de pouvoir sur soi se centrer toujours davantage ; et (3) d'être ainsi amenée à rejoindre tous les autres centres qui l'entourent».⁴ Ces trois étapes retracent notre

manière de vivre au quotidien : (1) nous regardons autour de nous et nous prenons conscience de notre environnement en fonction de notre bien-être, peut-être perturbé ; (2) en réfléchissant nous découvrons la cause de ce malaise ; (3) nous nous décidons alors d'y remédier en prenant les mesures adéquates.

Ces trois propriétés de la conscience coïncident parfaitement avec le but des Exercices tel qu'Ignace l'exprime : «Par ces mots d'Exercices spirituels, on entend toute manière d'examiner sa conscience..., toute manière de préparer et de disposer l'âme (2), pour écarter de soi tous les attachements désordonnés (1), puis, quand on les a écartés, chercher et trouver la volonté divine (3) dans la disposition de sa vie, pour le bien de son âme» (Exercices, n° 1). On comprend dès lors les Exercices spirituels comme une expression du mouvement évolutif de la conscience humaine. Faire des exercices, c'est faire évoluer la vie.

Action formatrice de Dieu

Les trois propriétés de la conscience représentent les trois étapes d'un même mouvement : (1) centration, (2) réflexion ou *surcentration*, (3) nouvelle organisation de la situation. La deuxième étape est la plus décisive. Il s'agit d'un mouvement d'intériorisation, par lequel nous nous plaçons nous-mêmes, avec notre situation, devant une instance intérieure, pour réfléchir en vue de réorganiser notre vie. Comme il s'agit, dans les Exercices, d'or-

donner toute sa vie, l'instance ne peut pas être seulement notre propre raison ou le désir de bien-être, mais Dieu tel que le Christ nous le révèle.

Ignace et Teilhard nous proposent donc de nous placer devant le Christ. Dans la mesure où nous nous ouvrons à lui dans la foi, il nous communique ce que Teilhard appelle l'action créatrice et formatrice de Dieu. C'est ainsi que le Règne de Dieu parvient jusqu'à nous, pour nous inviter à réorganiser notre vie.

Pour Ignace, il s'agit d'une activité spirituelle qui s'opère progressivement grâce à des exercices. Il propose donc qu'un accompagnateur présente au retraitant des scènes de la vie de Jésus, avec cette remarque importante : «Celui qui propose à un autre un mode ou plan de méditation» ne doit lui proposer le vrai fondement de l'histoire «que par de courtes et sommaires explications. Car, si celui qui contemple... trouve de quoi expliquer ou sentir un peu mieux l'histoire, soit par sa réflexion propre, soit parce que son intelligence est illuminée par la grâce divine, il trouve plus de goût et de fruit spirituel... » (Exercices, n° 2). Teilhard dirait la même chose en observant que la conscience avance par des découvertes et que la vie cherche son chemin à tâtons.

Ces découvertes vont toujours dans deux directions. D'une part, en présentant au Christ sa vie et sa situation, le retraitant en prend conscience et espère faire des découvertes pour une meilleure compréhension et organisation de sa vie. Dans ce sens, Ignace insiste pour que chaque méditation soit introduite par une prière qui demande à Dieu la grâce de pouvoir ordonner la vie à sa gloire (Exercices, n° 46).

D'autre part, le retraitant espère mieux connaître le Christ. C'est pourquoi Ignace lui recommande de demander à Dieu «une connaissance intérieure du Seigneur» (Exercices, n° 104) car c'est lui qui révèle Dieu et l'action créatrice et formatrice qui

seule peut l'aider à réorganiser sa vie. Ces deux découvertes se conditionnent l'une l'autre et cette dialectique accompagne le retraitant tout au long des Exercices.

Nous voici donc au cœur des Exercices spirituels et du problème de leur transposition. Tout en appréciant la méthode et le schéma des Exercices, Teilhard trouve leur cosmologie et leur christologie enfantines. Il faut donc se demander ce qu'Ignace a découvert dans ses méditations, et comment il l'a exprimé, puis, quelles furent les découvertes qui ont amené Teilhard à utiliser un tout autre vocabulaire.

Parcours d'Ignace

En lisant la vie de Jésus au cours de sa convalescence à Loyola, Ignace a découvert que «jusqu'à la vingt-sixième année de sa vie, il fut un homme adonné aux vanités du monde» (*Récit du Pèlerin*, 1). A mesure que progressait sa méditation, il comprit comment changer et réorganiser sa vie. Pour servir Dieu, il se décida à «aider les âmes» (*Récit*, 50), ce qui l'a finalement conduit à trouver des compagnons avec lesquels il a fondé la Compagnie de Jésus.

Les contemplations de la vie de Jésus l'ont en même temps familiarisé avec Dieu. Or ce Dieu qu'Ignace a découvert à travers Jésus est un Dieu tourné vers le monde, qui se communique à sa création pour la sauver. La manière dont Ignace décrit Dieu se penchant sur le monde peut certainement être qualifiée sinon «d'enfantine» du moins de moyenâgeuse : «Voir les trois Personnes divines regardant toute la surface ou la sphère de l'univers, remplie d'hommes. Et les voyant tous qui descendaient en enfer, elles décident dans leur éternité que la seconde Personne se ferait homme pour sauver le genre humain» (Exercices, n° 102).

Par contre, la description de «la sphère de l'univers» qui suit évoque au contraire les temps les plus modernes : «Voir les per-

sonnages qui sont sur la face de la terre, dans toute leur variété de costumes et d'at-

«Le Christ, d'abord, a éprouvé en lui le cœur humain *individuel*, celui qui fait notre torture et notre joie. Mais, en lui, il n'y a pas seulement un homme, - il y avait l'Homme ; non pas seulement l'Homme parfait, l'Homme idéal, - mais l'Homme total, celui qui rassemblait, au fond de sa conscience, la conscience de tous les hommes. A ce titre, il a dû passer par une expérience de l'universel. Essayons de réunir en un seul Océan la masse de passions, d'attentes, de craintes, de peines, de bonheur, dont chaque homme représente une goutte. C'est dans cette mer immense que le Christ s'est plongé, jusqu'à l'absorber, par tous ses pores, tout entière. C'est cette mer tumultueuse qu'il a dérivée dans son cœur puissant, jusqu'à ce qu'il en ait dompté les vagues et les marées au rythme de sa vie à lui. - Voilà le sens de la vie ardente du Christ bienfaisant et priant. Voilà le secret inabordable de son agonie. Et voilà aussi la vertu incomparable de sa mort en Croix. (...)

Et alors le Christ est ressuscité. - La Résurrection (...) est un «tremendous» événement cosmique. Elle marque la prise de possession effective, par le Christ, de ses fonctions de Centre universel. Jusque-là, il était partout comme une âme qui péniblement rassemble ses éléments embryonnaires. Maintenant il rayonne sur tout l'Univers comme une conscience et une activité maîtresses d'elles-mêmes.»

Teilhard de Chardin,
Mon Univers, 25 mars 1924,
in «Œuvres complètes»,
Seuil, Paris 1965, t. 9, pp. 90-92.

titudes : les uns blancs, les autres noirs ; les un en paix, les autres en guerre, etc.» (Exercices, n° 106). On croirait voir le monde à partir d'un satellite.

Ignace poursuit cette ouverture au monde moderne en décrivant l'attitude de Dieu envers sa création dans la célèbre *Contemplation pour obtenir l'amour* : «Regarder comment Dieu [c'est-à-dire le Christ ressuscité] habite dans les créatures, dans les éléments, dans les plantes, dans les animaux, dans les hommes... et comment ce Dieu travaille et agit pour moi, en toutes les choses créées sur la face de la terre, etc.» (Exercices, nos 230-237).

Certes, cette description ne nous introduit pas encore dans une vision évolutive du monde, mais on se trouve au seuil de cette nouvelle *Weltanschauung*. Il suffit de lier organiquement les éléments, les plantes, les animaux et les humains pour se trouver dans un monde en évolution. La découverte de cette interdépendance organique des réalités de l'univers ne remonte qu'au XIX^e siècle. Mais retenons qu'Ignace enseigne à ses disciples à chercher Dieu en toutes choses. Dieu nous appelle à travers les diverses situations ; chaque fois, c'est le Christ qui est à l'œuvre pour nous.

Parcours de Teilhard

Teilhard de Chardin n'a pas vu le monde en évolution dès sa jeunesse. Dérouté par la décomposition qu'il observait dans la nature, le jeune garçon a eu besoin d'être encouragé et consolé par sa mère : «Vois, Pierre, tout est construit sur l'amour.» Bien qu'il vénérât déjà le cœur de Jésus comme une source d'énergie, il lui fut longtemps impossible de chercher la source de cet amour autre part qu'à l'intérieur de la Terre, dans une sorte de Matière de la Matière.

Devenu jésuite, Teilhard a appris dans les Exercices spirituels à porter sa situation et le monde devant le Christ : «Je n'étais pas

encore "en théologie" que déjà au travers et sous le symbole du "Sacré-Cœur", le Divin, pour moi, avait pris la forme, la consistance, et les propriétés d'une Energie, d'un Feu : c'est-à-dire, que, devenu capable de se glisser partout, de se métamorphoser en n'importe quoi, il se trouvait désormais apte... à faire irruption, pour l'amoriser, dans le Milieu cosmique où j'étais... en train de m'installer.»⁵ Le jeune jésuite participait ainsi de la vision de son maître, qui enseigne dans les Exercices à voir comment Dieu œuvre dans le monde par le Christ ressuscité.

Ainsi préparé, il lisait *L'Evolution créatrice* de Bergson, qui lui faisait découvrir le monde en évolution. Cette découverte l'entraînait à une conversion, qu'il appelle «retournement». Car il lui fallait retourner la vue qui cherchait la source de l'amour dans la matérialité de la terre pour la chercher dans le Christ-Dieu, d'où procède l'action créatrice qui fait que le monde advienne par évolution. Autrement dit, l'évolution, vue dans la perspective du Christ qui l'anime, devient l'expression de la volonté de Dieu, qui s'y manifeste comme «une omniprésence dirigée et figurée, activement et passivement saisissable en chaque élément et en chaque événement du Monde».⁶

Au cours des années, Teilhard a découvert cette omniprésence comme une force qui attire les éléments de l'univers vers des unités toujours plus grandes et plus conscientes. Il voit même l'humanité d'aujourd'hui comme un processus d'unification dont le Christ est le Pôle attirant Oméga : «Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté : réunir l'univers entier sous un seul Chef, le Christ» (Ep 1,9-10).

L'évolution créatrice qui unit et conduit vers le Christ cosmique nous ouvre un Monde nouveau, qui a sa racine dans les Exercices spirituels. Une relecture de la vie de saint Ignace à la lumière de cette vision religieuse et évolutive du Monde de Teilhard révélera peut-être un drame de la vie d'Ignace : celui de ne pas pouvoir franchir le

seuil d'un monde en évolution, qu'il entrevoit sans toutefois le saisir distinctement. «Tout le drame de l'Eglise d'aujourd'hui».

R. B.

¹ Les Editions du Seuil publieront en octobre 2003 les *Notes de retraites* de Pierre Teilhard de Chardin (n.d.l.r.).

² **Pierre Leroy**, *Lettres familières de Pierre Teilhard de Chardin mon ami. 1948-1955*, p. 72 sv. Lettre du 29.8.1950.

³ Cf. **choisir** n° 505, janvier 2002, pp. 9-13 (n.d.l.r.).

⁴ *Le Phénomène humain*, IV, 2,1a, Œuvres t. 1 p. 287.

⁵ *Le Cœur de la Matière*, Œuvres t. 13, p. 55.

⁶ *Id.*, t. 13, p. 58.

RETRAITES IGNATIENNES

du dimanche 13 au samedi 19 juillet 2003

«Il a habité parmi nous...» (Jn 1,14)

Quelques jours de silence et de prière, afin de chercher et trouver Dieu dans sa vie.

Animation : Paul et Marie Fée Champagne,
Catherine Poivre d'Arvor,
Père Louis Christiaens sj.

Lieu : Centre Saint Hugues
F-38330 Biviers
☎ ++33 4 76 90 35 97
fax ++33 4 76 90 35 78

du dimanche 17 au samedi 23 août 2003

«Je suis avec toi» (Is 40,10)

Une expérience, individuelle et commune, de retour aux sources de notre être à la lumière de la Parole de Dieu.

Animation : Geneviève Boyer,
Catherine Poivre d'Arvor,
Père Louis Christiaens s.j.

Lieu : N.-D. de la Route,
CH-1752 Villars-sur-Glâne
☎ ++41 26 409 75 00
fax ++41 26 409 75 01

«Dire» la messe

En marge de l'encyclique *L'Eglise vit de l'Eucharistie*

par Michel SALAMOLARD,* Sierre

De l'encyclique de Jean Paul II sur l'Eucharistie, l'opinion publique n'a pratiquement retenu qu'une chose, l'interdiction de l'hospitalité eucharistique. Sans vouloir banaliser la déception des chrétiens engagés dans l'œcuménisme, il faut reconnaître que l'enseignement traditionnel sur l'Eucharistie pose des problèmes plus fondamentaux que ceux de l'hospitalité entre les confessions chrétiennes. La manière de parler de l'Eucharistie, la notion même de transsubstantiation et la philosophie qui l'a inspirée, la signification du repas et de la convivialité, l'expérience de la présence, le rapport entre symbole et réalité, c'est tout un langage et, partant, une conception, qui ont besoin d'être confrontés à la culture contemporaine. Il y a là un chantier important auquel les confessions chrétiennes pourraient contribuer en mettant en commun leurs sensibilités et leurs diverses traditions théologiques, plutôt que de camper sur leurs positions. Après la réflexion proposée par Mgr Rouet (choisir, avril 2003, pp. 11-15), voici une approche plus catéchétique.

Comment répondre au désir exprimé par Jean Paul II dans sa récente encyclique sur l'Eucharistie ? Comment faire en sorte que l'Eglise vive de l'Eucharistie plus intensément ? Des questions de ce genre me sont venues à l'esprit alors que je rédigeais des suggestions pastorales pour accompagner la publication de ladite encyclique. Mes «pistes» allaient dans cinq directions : redire la foi de toujours ; enrichir le dimanche ; retrouver le contact avec les jeunes ; soigner nos célébrations ; promouvoir l'unité des chrétiens.¹ Dans le présent article, je voudrais développer le premier de ces points, dans un but modestement catéchétique.

Comment parler aujourd'hui de l'Eucharistie ? Comment «dire» la messe ? Comment rendre compte de ce que Maurice Bellet a nommé *La chose la plus étrange*² ? Mais si la «chose» nous paraît ainsi - étrange -, ne serait-ce pas que nous l'aurions rendue telle ? A force d'explications abs-

traites, n'avons-nous pas perdu le chemin d'une compréhension simple, familière de l'Eucharistie ? C'est l'hypothèse qui soutient ma réflexion.

Je rappellerai d'abord les difficultés d'un certain langage sur l'Eucharistie. Puis, je proposerai un itinéraire en trois étapes, correspondant à trois expériences, qui, me semble-t-il, se nouent dans l'Eucharistie. Expériences communes, mais qui trouvent dans l'Eucharistie un accomplissement paroxyastique que seule la foi peut accueillir.

Langage piégé expériences tronquées

Les difficultés langagières tournent autour des mots *sacrifice* et *transsubstantiation*.³ Le premier charrie une lourde

* Prêtre, directeur de *Paroisses Vivantes*.

charge sémantique, attachée aux conceptions juridiques du salut qui ont longtemps prévalu (substitution, satisfaction vicairie). En ces théologies, le sacrifice est identifié à la souffrance et à la Passion du Christ. Le mystère pascal - qui certes s'exprime sur la croix, mais s'achève en résurrection et Pentecôte - n'est saisi que dans l'une de ses composantes.⁴ Le dolorisme devient envahissant. Le sens du Corps glorieux du Christ s'obscurcit, au profit d'une conception «matérialiste» dont témoignent les histoires d'hosties qui saignent.

Pour être compris, le langage sacrificiel nécessite une bonne connaissance de son arrière-plan biblique, complexe : expérience fondatrice de l'Exode (la Pâque, l'agneau, la manne), sacrifices de la première Alliance, leur accomplissement-abolition dans la nouvelle Alliance (cf. He et Rm 12,1). Une catéchèse kérygmatique (annonce de l'Évangile) ne peut guère broser cette toile de fond.

Quant à la notion de transsubstantiation, elle est liée à une expérience particulière de l'Eucharistie, où le spectacle sacré avait pris le pas sur la célébration active du sacrement : l'acte de voir remplace celui de manger ; la présence «contenue» dans l'hostie capte toute l'attention, au détriment de la présence «relationnelle» du Ressuscité. Plus d'un «miracle», dont le Moyen Âge était friand, montrait «dans» l'hostie non le Christ glorieux, mais l'enfant Jésus : vue ainsi, l'Eucharistie actualise Noël au lieu de Pâques !

La transsubstantiation n'a de sens, en outre, que dans le cadre d'une philosophie aristotélicienne, qui n'est plus celle de l'immense majorité de nos contemporains. Le souci d'expliquer la transformation du pain et du vin a produit des affirmations qui, pour être correctes dans cette philosophie, deviennent absurdes hors d'elle. Le pain consacré n'est plus du pain, disait-on, en dépit de l'évidence contraire.

On le voit, ce n'est pas le seul langage qui est en cause, mais bien l'expérience eucha-

ristique où il prend ses racines. Durant des siècles, cette expérience s'est nourrie d'une conception réductrice du mystère pascal. Il a fallu Vatican II pour remettre en lumière ce mystère en sa plénitude. Dans cette clarté, il est possible de parler autrement de l'Eucharistie.

Repas d'alliance

La porte d'entrée normale dans le mystère eucharistique est l'expérience du repas. Cela ressort clairement des paroles du Christ, prononcées au cours d'un repas précisément : «Prenez et *mangez*, prenez et *buvez*».

Nous savons ce qu'est un «vrai» repas, aussi bien celui de tous les jours que celui de la fête. C'est un lieu privilégié d'une *alliance* qui à la fois s'y exprime et s'y fortifie, (du moins en va-t-il ainsi dans nos civilisations occidentales). Il peut certes devenir aussi lieu de trahison, comme ce fut le cas pour Judas, mais il s'agit là d'une anomalie, douloureusement ressentie parce qu'elle contredit la signification du repas.

Un repas réussi conduit de la communion - présente, désirée - à la communion ratifiée, approfondie. Il opère une transformation des commensaux, qui deviennent davantage ce qu'ils étaient déjà : famille, amis.

Le repas requiert la *présence* de vivants. Si quelqu'un est absent, il manque, parfois cruellement. La présence des uns aux autres se traduit par des *paroles échangées*. Nous connaissons les joies et les difficultés de cet art de la conversation, qui construit ou non la fraternité.

Présences, échange de paroles, alliance fortifiée : on voit poindre en tout repas la structure de l'Eucharistie, qui est rassemblement, liturgie de la parole, communion renforcée entre les participants, édification de la communauté.

Au cœur de chaque repas, il y a une vie sacrifiée,⁵ qui nourrit d'autres vies : un végétal ou un animal vivant est «immolé». Il

devient pain, gratin, rôti, vin, qui entretiennent notre survie. Expérience instructive que celle-là ! Elle nous apprend deux choses. Un, nous ne subsistons que de puiser hors de nous des énergies vitales. Deux, ces énergies ne se trouvent que dans des *vies* sacrifiées. Nous ne mangeons pas des pierres.

Le contenu de notre assiette ne suffit pas cependant à combler en nous un manque, un «creux» plus profond que celui de l'estomac. Toute nourriture est une métaphore des présences aimantes, dont nous sommes les éternels affamés.

Ceux qui nous aiment «se sacrifient» pour nous, peu ou prou, ils nous font don d'eux-mêmes, de leur temps, de leur attention, de leur bienveillance, de leur service. Cela peut aller loin, jusqu'au don total de la vie. Nous nous nourrissons en permanence du «sacrifice spirituel»⁶ de ceux qui nous aiment «à la vie à la mort».⁷

Mais, sauf à devenir anthropophages, c'est au sens figuré que l'amour nourrit. Nourriture mangée et présence donnée s'appellent l'une l'autre, mais restent séparées au plan de notre expérience ordinaire. Dans la messe, elles se fondent en un. Le don total du Christ en sa mort et sa résurrection est célébré, actualisé et devient nourriture.⁸ Et comme nous l'apprend toute bonne diététique, en assimilant ce que nous consommons, nous devenons ce que nous mangeons.

La présence et le pain

Ce qui vient d'être dit permet de mieux comprendre pourquoi il «fallait»⁹ que le Ressuscité devienne aliment. La présence offerte et le pain ne sont pas étrangers l'un à l'autre : en toute présence, il y a une aspiration à nourrir la personne aimée et toute nourriture évoque la vie donnée. Dans l'Eucharistie, les deux - la présence et le pain, habituellement disjoints - se rejoignent en vérité. Cette «chose étrange» n'est pas bizarre, mais extrêmement logique.

Reste à comprendre le «comment» de ces «noces» entre le Ressuscité et une nourriture. Comment quelqu'un peut-il se saisir à ce point d'une chose (pain, vin)

Contenu de l'Encyclique

1^{er} chap. : Le sacrement de l'Eucharistie comme mystère de la foi, un sacrifice qui féconde la vie de l'Eglise. Ses fondements bibliques, sa continuation dans la célébration de la messe. La présence réelle du Christ crucifié et ressuscité. L'Eucharistie n'est pas un événement purement spirituel, elle a des répercussions dans la vie et la transformation du monde.

2^e chap. : L'Eglise est essentiellement une réalité spirituelle, elle est construite par le mystère de l'Eucharistie. «Chacun d'entre nous reçoit le Christ» et «le Christ reçoit chacun d'entre nous». Ainsi se constitue «le peuple de la nouvelle Alliance».

3^e chap. : L'Eglise est fondée sur les apôtres. Ce n'est que dans ce lien que la célébration de l'Eucharistie se comprend. Aussi est-il nécessaire que le prêtre préside la messe. Cette réalité rappelle les possibilités et les limites dans le dialogue œcuménique.

4^e chap. : L'Eucharistie présuppose la communion ecclésiale, elle la consolide et la porte à la perfection. Cette communion avec certaines autres Eglises et communautés ecclésiales n'est pas réalisée pleinement. Il n'est donc pas encore possible d'être réunis à la même table.

5^e chap. : La dignité liée à la célébration eucharistique, qui a ou doit avoir des répercussions dans la beauté des célébrations et des édifices religieux. La nécessaire inculturation.

6^e chap. : Marie, une femme «eucharistique», car elle a été le premier tabernacle, ouverte à l'action de l'Esprit et donnant ainsi le Christ au monde.

pour la transformer en sa présence ? Il faut, ici encore, sonder notre expérience, puis raisonner par analogie.

Nous pouvons mettre «un peu de nous-mêmes» dans un objet, par exemple un cadeau. Son destinataire, par un regard de «foi» sur ce présent, y reconnaîtra l'invisible que nous y avons mis. Evidemment, cette expérience est imparfaite. Le bouquet ne devient pas «réellement» notre amour. Nous ne pouvons nous mettre en lui «pour de bon». Cela est dû, notamment,¹⁰ aux limites de notre existence corporelle, définies par la matière, l'espace et le temps.

C'est autre chose pour le Ressuscité ! Rien ne limite sa présence, comme le montrent ses manifestations aux disciples après Pâques. Ni les lois de la physique ni celles de la chimie, rien ne fait obstacle à sa capacité de se rendre présent où il veut et comme il veut. Pourvu, bien sûr, que ce soit dans une logique existentielle, relationnelle et spirituelle ! Dieu ne fait pas dans le cocasse ! Une «présence réelle» du Christ dans un cep de vigne, par exemple, n'aurait aucun sens, en dépit de sa parole (pure métaphore) : «Je suis le cep.»

En revanche, il est logique, dans la perspective ici esquissée, que le Ressuscité se donne dans le pain et le vin consacrés. La présence du Christ dans l'Eucharistie,¹¹ pour être inouïe, relève finalement d'une certaine évidence : ne «fallait-il» pas qu'il en soit ainsi ?

La nature du pain eucharistiqué n'est pas abolie, mais surexaltée.¹² Ce pain reste du pain ; bien plus, lui seul est vraiment pain, nourriture au plein sens du mot, parce que lui seul est réellement porteur de présence et d'amour infinis. L'Esprit du Ressuscité investit le pain et le vin pour qu'ils deviennent enfin ce qu'ils n'étaient qu'imparfaitement auparavant : nourriture véritable,¹³ présence donnée, «sacrifiée», capable de nous rendre vivants à jamais.

M. S.

¹ Cf. Lettre encyclique *L'Eglise vit de l'Eucharistie*, préface du cardinal Daneels, Fidélité/Salvator/Saint-Augustin, avril 2003.

² Desclée de Brouwer, Paris 1999. De lecture exigeante, ce livre est truffé de réflexions pénétrantes.

³ Je ne souhaite pas l'abandon de ces mots, mais leur mise en contexte et, si possible, leur traduction, leur inculturation.

⁴ C'est le grand mérite d'un François-Xavier Durrwell que d'avoir rétabli l'équilibre, dès 1950, en situant la rédemption dans la lumière de la résurrection.

⁵ On touche ici du doigt la vanité des oppositions entre «Eucharistie-sacrifice» et «Eucharistie-repas». La première est intérieure à la seconde.

⁶ C'est l'expression de Rm 12,1. Tout le ch. 12 de l'épître développe cette expérience, qui est celle de l'amour.

⁷ Cf. le P. Kolbe.

⁸ Impossible d'approfondir ici la notion capitale du sacrifice comme don de soi, par amour, jusque dans la souffrance et la mort. Ce n'est ni la douleur ni la mort qui fait le sacrifice (contre le dolorisme), mais l'amour qui s'exprime jusque-là.

⁹ Je reprends ici une expression que Luc affectionne (cf. par exemple Lc 24,26). Elle signifie qu'un événement arrive selon la volonté de Dieu, dans la logique de son amour et de son dessein de salut.

¹⁰ Une autre raison est que nous sommes créatures et non créateurs. Notre pouvoir sur la réalité n'a rien de comparable avec celui de Dieu.

¹¹ Cette union est indissoluble, ce qui explique la perdurance de la présence sacramentelle du Christ au-delà du temps de la célébration. L'adoration du saint sacrement est donc parfaitement légitime. A condition qu'elle reste centrée sur la messe, pour la préparer en «creusant» notre faim ou pour la prolonger en nous donnant le temps de l'assimilation spirituelle, de la prise de conscience et de la reconnaissance.

¹² C'est une application du principe traditionnel : la grâce n'abolit pas la nature, mais la parfait.

¹³ Jésus, selon Jean 6, insiste là-dessus : sa chair est *vraie* nourriture, son sang *vraie* boisson.

La sainte Cène

par Jean-Pierre ZURN,* Genève

Il y a certainement chez beaucoup de catholiques une mauvaise compréhension de ce qu'est l'eucharistie pour un protestant. Pour éviter qu'une lecture superficielle de la dernière encyclique de Jean Paul II ne conforte de malheureux préjugés hérités de querelles tridentines, il convenait de donner la parole à un théologien protestant. Cette belle méditation sur la présence dans l'absence éclaire le mystère d'une lumière neuve et ouvre la voie à une intelligence renouvelée de la Cène du Seigneur.

P our un protestant, parler de la sainte Cène renvoie forcément aux récits bibliques plutôt qu'à la pratique ecclésiale. C'est donc avec une certaine liberté qu'il aborde la question, soucieux de mieux comprendre le sens du geste prophétique que Jésus a vécu avec les siens à la veille de sa mort. J'aimerais partir aujourd'hui d'une parole de Jésus dans l'Évangile de Luc : «J'ai désiré ardemment manger cette Pâque avec vous avant de souffrir» (22,15).

Elle est étonnante. Dans les Évangiles, Jésus n'étale pas ses états d'âme. Et le mot désir exprime un sentiment très fort, que nous connaissons bien puisqu'il est au cœur de nos vies. Le monde économique l'a bien compris, puisqu'il a toujours considéré le désir comme un moteur extrêmement puissant, qui suscite presque jusqu'à l'infini des besoins qu'il se propose d'apaiser momentanément pour les demandeurs solvables. Le désir, transformé en besoin par la publicité, fait marcher l'économie !

Mais Jésus est loin de ce discours-là, et son désir s'inscrit dans une perspective inverse : partager le repas de la Pâque avec les siens avant de souffrir ! Quelque chose d'essentiel va donc avoir lieu. Il y tient fortement, et depuis un certain temps. Les lecteurs de l'Évangile de Luc sont renvoyés

à un passage qui précède : «Il advint, comme s'accomplissaient les jours de son enlèvement, que Jésus durcit sa face pour marcher vers Jérusalem» (Lc 9,51), décidé à assumer ainsi un destin où s'accomplira la volonté du Père.

Ceux qui l'ont suivi sur ce chemin vont être ébranlés par la mort tragique de Jésus, confrontés à l'échec de sa vocation, l'annonce en paroles et en actes de la venue du Règne de Dieu. Le repas tant désiré par Jésus est donc un moment-clé pour la petite communauté des disciples. Jésus va y réaffirmer l'importance de la relation établie avec eux, inscrira cette relation dans une histoire qui a commencé bien avant lui et qui survivra à ses souffrances et à sa mort.

Libération

Tout d'abord, s'inscrivant au cœur du repas de la Pâque, la Cène en reçoit la force d'un mémorial de libération. Ce n'est pas

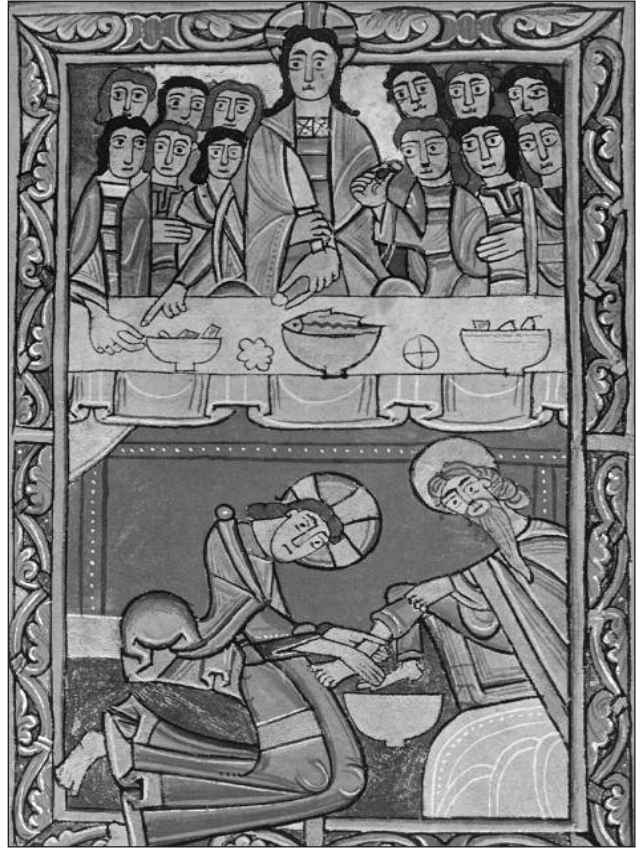
* Pasteur, co-directeur de l'Atelier œcuménique de théologie (AOT) et aumônier à l'Aumônerie genevoise œcuménique auprès des requérants d'asile (AGORA).

un simple rappel : en célébrant la Pâque, les croyants sont amenés à revivre concrètement et de manière symbolique les événements du passé comme s'ils en étaient contemporains. A travers le récit de la délivrance et le partage de pains sans levain, d'herbes amères, de coupes de vin, les croyants vivent leur propre libération de l'esclavage ; ils quittent l'Égypte, son pharaon et ses dieux, pour une expérience de libération et de service communautaire.

Partageant ce repas avec Jésus, les disciples sont donc associés physiquement aux réalités signifiées, l'accompagnement de quelqu'un dont le corps va être confronté à la souffrance et à la mort - à comprendre comme un don - et le partage de son espérance. C'est aussi de leur libération qu'il est question, en même temps que de l'avenir de la prédication du Règne de Dieu.

Jésus prend du pain et le partage. C'est un acte symbolique. On se souvient qu'à l'origine, un symbole est un tesson brisé dont différentes personnes détiennent un morceau ; rassemblés en s'emboîtant les uns dans les autres, les fragments reconstituent le tout et deviennent signe de reconnaissance pour le groupe. La valeur de cet acte n'est pas dans la matérialité des choses, mais dans la reconnaissance qu'elle permet, dans l'acte de foi qu'elle suscite. Ainsi la Cène, fraction du pain et constitution de communauté, est un acte symbolique au sens fort du terme.

A l'opposé, il y a le diabolique, qui divise, déchire, pour accaparer. «La main de celui qui me livre est avec moi sur la table» (Lc 22,21). Jésus va être livré, trahi, trompé, renié, puis torturé à mort et tué ! Bien qu'il donne sa vie, elle va pourtant lui être ôtée. Jésus n'est plus maître de son



La Cène (Angleterre, 1170-1183 environ).

existence. C'est quelqu'un qui est dans cette situation-là, à la veille de souffrir, de subir le supplice de la croix, qui est la référence de l'Eucharistie. C'est pourquoi Paul rappellera que toutes les fois que nous mangeons de ce pain et buvons de cette coupe, nous annonçons la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Le Seigneur livré au supplice et à la mort devient espérance pour les siens. Paul ne mentionne pas la résurrection. Parce qu'entre la mort et la venue future du Christ, il y a un vide, une absence que la résurrection ne comble pas. La communauté de l'entre-deux, rassemblée autour de la table, affirme qu'elle vit d'une absence, mais confesse en même temps qu'il n'y a rien de plus vivant que cette

absence-là. L'absence crée un nouveau type de relation, de présence.

Ceux qui reçoivent le pain et la coupe, ensemble, sont appelés à la liberté et à la responsabilité d'inventer une manière de vivre dans l'absence de leur Seigneur, pour être son corps, sa présence (voir les paraboles du maître qui s'absente pour un long voyage). Dans la Cène, la présence du Christ est à comprendre sur fond d'«absence réelle» : avec le récit des pèlerins d'Emmaüs, Luc le suggère en disant qu'au moment où les disciples reconnaissent le Seigneur, il leur devient invisible (Lc 24,31).

Espérance

Il faut encore nous interroger sur le sens du mot corps. Alors que la pensée grecque est fondée sur une vision dualiste de l'homme, âme et corps, la pensée hébraïque est commandée par une vision unitaire. L'homme n'a pas un corps, il est un corps. Le corps est la personne, il manifeste et dit sa présence, le lieu de sa manifestation historique, de son «être au monde», la forme sensible de son «je». Ni outil, ni instrument, ni prison de l'âme, le corps est ce lieu, cette place où l'homme existe et se dit, son mode de présence à autrui et à Dieu. La pensée biblique ne peut pas se représenter d'existence, fût-elle celle de Dieu lui-même, sans un corps !

Qu'en est-il du corps de Jésus ? Si nous considérons les récits évangéliques, Jésus vivant a été un corps qui s'approchait des autres, mangeait et buvait avec les pécheurs, un corps que l'on pouvait toucher pour appeler sur soi une part de sa puissance, une force, un corps qui accomplissait des guérisons, des signes, qui nourrissait les foules. Un corps reconnu par certains comme un signe de l'irruption du Règne de Dieu, puissance de salut.

Au moment de s'absenter, Jésus déclare que son corps, sa puissance, sa force libé-

ratrice vont dorénavant être liés à une communauté rassemblée en son nom, à sa pratique du partage, à son action de donner aux pauvres le pain qu'elle a, et qu'à partir de cette pratique, les disciples, ceux de tous les temps qui se rassemblent pour célébrer la Cène, deviendront eux-mêmes puissance pour la guérison des corps.

Après la mort et la résurrection de Jésus, l'histoire suivra son cours traditionnel. Sauf qu'une communauté y témoignera que Jésus a donné sa vie pour proclamer que Dieu a un autre projet pour l'histoire que les puissants de ce monde.

Un mot sur la coupe, qu'on a assimilée très tôt au sang de Jésus, déjà dans les textes bibliques. Des études récentes montrent que ce serait dû à l'influence du christianisme hellénistique. Or, dans une perspective hébraïque ou araméenne, le sang n'est pas dissociable du corps ; le corps déjà contient le sang. Et pour un juif, boire du sang est un acte sacrilège (Lv 17,10-14). Jésus et les premiers chrétiens d'origine juive l'auraient-ils commis, même symboliquement ? Ne faut-il pas plutôt voir dans le partage de la coupe, comme dans le repas de la Pâque, le signe d'une espérance, l'ouverture à la perspective du repas messianique ? Le sort de Jésus n'est pas définitivement marqué par la mort, son message n'est pas annihilé par la croix. Rendez-vous est pris dans le Royaume.

Même les échecs subis par Jésus et par ses fidèles de tous les temps ne sauraient éteindre l'espérance, qui ne concerne pas seulement une communauté repliée sur elle-même, mais la multitude. L'horizon du repas eucharistique est l'humanité. Il est «œcuménique», il concerne l'*oikouménè*, le monde habité ! La Cène est ainsi le moment où la communauté rassemblée se réancree dans le désir et l'espérance de Jésus, pour devenir, avec la force que l'Esprit lui donne, son corps, sa présence dans le monde, dans l'attente du partage du festin messianique !

J.-P. Z.

Croatie, l'Eglise en mutation

par Ivica MUSA s.j.,* Rome

Le voyage du pape en Croatie (5 au 9 juin 2003) et celui prévu en Bosnie-Herzégovine (22 juin) offrent à l'Eglise catholique de ces Républiques l'opportunité de se profiler sur la scène internationale.¹ Le jésuite croate Ivica Musa présente ici l'Eglise de Croatie, ses difficultés, sa vitalité.

Même si 89 % de la population croate est catholique, il ne faudrait pas identifier ce peuple avec le catholicisme. L'héritage d'une longue période anti-chrétienne, l'influence de la société de consommation et l'individualisme font ressentir leurs effets.

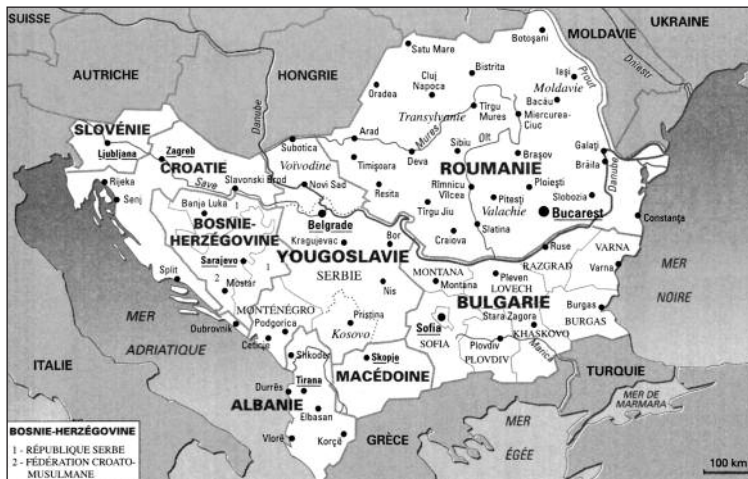
Avec l'avènement de la démocratie, de nombreux Croates se sont déclarés franchement «pro européens» et «démocratiques», admettant sans discernement tout ce qui est libéral, même l'anti-catholicisme contemporain, particulièrement celui de souche anglo-saxonne. Cette tendance est importante parmi les employés d'Etat (autrefois privilégiés), les «révolutionnaires» professionnels, les intellectuels imbus d'une «mission», etc., qui ont investi les médias, des institutions culturelles, le système éducatif et différentes associations et corps sociaux.

L'Eglise catholique croate, pour sa part, concentre son activité essentiellement dans le domaine pastoral. Elle possède peu d'écoles catholiques, aucun hôpital ou sanatorium. C'est là une conséquence de la nationalisation des propriétés d'Eglise après la Deuxième Guerre mondiale, au cours de laquelle avaient été détruites un certain nombre d'entreprises importantes dans le domaine de l'éducation et des soins sanitaires.

L'Eglise ne peut donc pas jouer un rôle économique, comme employeur, même si elle finance la plus grande partie des activités culturelles, la conservation et la construction des édifices religieux. Elle ne souhaite pas non plus créer des institutions qui ne seraient catholiques que de nom, ne disposant pas du personnel et des ressources nécessaires. Par contre, son service caritatif est développé. Pendant la guerre, grâce à l'importante aide financière des Caritas nationales d'Europe (spécialement celles d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse), l'Eglise a organisé toute une série de programmes d'aide aux victimes et aux réfugiés, soutenant tous ceux qui étaient dans le besoin, sans distinction de religion ou de nationalité.

Quant aux relations entre l'Eglise catholique croate et l'Etat, elles sont réglées par un petit nombre d'accords bilatéraux et un Concordat avec le Saint-Siège. En ce qui concerne l'enseignement religieux, l'in-

* Ivica Musa prépare un doctorat en histoire de l'Eglise à l'Université pontificale grégorienne. A propos du catholicisme en Croatie, voir du même auteur, *La Croatie sous le sceau du catholicisme*, in **choisir** n° 517, janvier 2003, pp. 21-24.



fluence du modèle allemand est évidente : il est facultatif dans les écoles, jusqu'à la fin du programme de base qui s'étend sur 12 ans. Or 90 % environ des enfants fréquentent l'instruction catholique à l'école primaire et 65 % au niveau secondaire (l'alternative étant des cours d'éthique). En outre, les écoles de l'Eglise sont reconnues par l'Etat, les facultés de théologie sont intégrées aux universités publiques.

L'Eglise reçoit aussi une aide financière étatique pour ses «activités socialement utiles», mais la majeure partie de leur financement repose sur les dons des catholiques.

Implication des laïcs

Il existe de nombreuses associations professionnelles catholiques, mais elles sont en général assez peu organisées. La création de lobbies n'est pas encore entrée dans les mœurs et le maintien des activités de ces associations reste tributaire de l'enthousiasme des amateurs. L'amateurisme constitue d'ailleurs un des aspects sympathiques et unificateurs du catholicisme croate : des milliers de personnes offrent leur temps et leur énergie, particulièrement dans les paroisses.

Grâce à l'introduction de l'instruction religieuse dans les écoles, l'implication des

laïcs a en effet bien augmenté : ils sont aujourd'hui près de deux mille engagés dans l'Eglise. Il n'y a pas de «conflit» entre le clergé et le laïcat, encore unis contre la sécularisation. Les bouleversements intervenus au cours des douze dernières années n'ont pas laissé le temps nécessaire à la formation de positions différentes.

D'une manière générale, il n'y a pas de clivage entre des blocs constitués, ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas de positions divergentes. La manie de critiquer est d'ailleurs une maladie endémique croate bien connue, mais la polémique se limite plutôt à des sujets concrets et immédiats. La question de l'ordination des hommes mariés et des femmes est, par exemple, perçue comme non-catholique, abstraite et stérile.

Loin d'être une «dilettante», l'Eglise de Croatie se montre parfois trop sérieuse. Les difficultés ou les scandales ne sont pas un trait dominant de sa vie. Même si les médias ont tendance à traiter ces questions à la manière «occidentale», les fidèles, eux, ont retenu une leçon de l'époque où régnait la propagande communiste : ils réagissent avec prudence aux critiques qui frappent l'Eglise. Mais il est vrai que les pratiquants ne sont pas majorité.

En Croatie, la spiritualité est encore sacramentelle. La fréquentation de l'eucharistie varie suivant les régions entre 10 et 50 % (elle est plus élevée en Bosnie-Herzégovine). La perception de la paroisse comme Eglise locale est bien ancrée dans plusieurs régions, mais la passivité et l'indifférence sont aussi largement présentes. Les vocations à la prêtrise et à la vie religieuse masculine restent relativement stables (cela varie selon

les régions), tandis que les vocations féminines diminuent.

Quant à la coopération entre les ordres religieux et le clergé séculier, elle est insuffisante. Il y a une certaine atomisation des initiatives et des projets liés exclusivement aux ordres religieux ou aux congrégations. Dans la presse, par exemple, on compte peu de revues catholiques d'intérêt général éditées par les diocèses ou par l'ensemble des ordres religieux d'une seule et même région (aucun quotidien).

Tradition œcuménique

Certains changements introduits par le concile Vatican II ont été accueillis sans hésitation : l'introduction de la langue vernaculaire dans la liturgie avait été précédée par la liturgie glagolitique,² en usage dans certains diocèses depuis le haut Moyen Age.

La culture œcuménique, relativement poussée et orientée vers l'essentiel, est une tradition qui remonte au XIX^e siècle, et même plus tôt (le pionnier de l'œcuménisme avec les russes orthodoxes a été le dominicain croate Juraj Krizanic', qui a vécu de 1618 à 1683 !).

Ainsi, chaque catholique pratiquant sait, par exemple, que les sacrements dispensés par l'Eglise orthodoxe sont valides, que cette Eglise n'est pas hérétique, mais séparée, etc. Par contre, beaucoup de théologiens orthodoxes, spécialement dans l'Eglise orthodoxe serbe, nient la validité des sacrements catholiques. A cause du faible niveau de culture religieuse et œcuménique de l'Eglise orthodoxe, les catholiques sont donc privés de partenaires pour le dialogue. Les tensions religieuses en Croatie ont toujours été la conséquence d'une pression politique.

Avec les communautés protestantes traditionnelles, les échanges sont constants et amicaux, même si le faible nombre de pro-

testants limite les occasions d'un véritable œcuménisme à la base.

L'Eglise catholique en Croatie vit une époque de profonds changements. Il y a certes des raisons pour être pessimiste et perdre confiance, mais, pour moi, l'espoir réside dans l'endurance de cette Eglise, dans son désir d'être «catholique», c'est-à-dire fidèle au mystère de la rédemption et au destinataire de ce mystère, le peuple.

L'Histoire a offert aux Croates de nombreuses occasions de faire l'expérience de la croix et de la force rédemptrice du Christ. Dans leur quête pour comprendre leur passé et leur présent, les catholiques croates se retrouvent face au voile de Véronique, dans la basilique Saint-Pierre de Rome, comme le pèlerin croate du XIV^e siècle décrit par les vers de Dante :

«Qual è colui che forse di Croazia
viene a veder la Veronica nostra,
che per l'antica fame non sen sazia,
ma dice nel pensier, fin che si mostra :
«Signor mio, Gesù Cristo, Dio verace,
or fu sí fatta la sembianza vostra ?»³
(*Divina commedia*, Paradiso 31, 103-108)

I. M.

(traduction : A. Lukinovich)

¹ Les conférences épiscopales de Croatie et de Bosnie-Herzégovine entretiennent des relations de solidarité - même si les contacts sont plus intenses au niveau interpersonnel qu'au niveau institutionnel - mais, du fait des grandes différences de leur situation politique et sociale, elles ont de la difficulté à adopter une «politique» commune.

² Ecriture slave du IX^e siècle, utilisée par les catholiques romains des Balkans.

³ Traduction : «Tel est celui qui peut-être vient de Croatie voir notre Véronique et, sous l'effet d'une ancienne faim, n'en a satiété, mais dit en pensée, le temps qu'on la montre : "Mon Seigneur, Jésus-Christ, Dieu véritable, c'est donc ainsi qu'était faite votre ressemblance ?»

Medjugorje : éléments de discernement

par Stjepan KUSAR,* Genève

Qui n'a pas entendu parler de Medjugorje, la bourgade aux innombrables apparitions ? L'Eglise catholique reste très réticente face au phénomène et, au cours de sa visite en Bosnie-Herzégovine, le pape, pèlerin habituel des cités mariales, ne se rendra pas à Medjugorje. Même si de nombreuses personnes en reviennent bouleversées par une expérience de piété, le caractère surnaturel des «apparitions» n'est pas prouvé. Un éminent théologien croate propose une analyse des faits et des éléments de discernements.

Notre époque semble très propice à toutes sortes de manifestations de l'individualisme, surtout de l'individualisme religieux qui échappe au contrôle des religions institutionnelles et de leurs autorités. On constate en même temps un véritable engouement pour les grands rassemblements, où se retrouvent des personnes en quête d'expériences extraordinaires, capables de changer le cadre de leur vie quotidienne, de leur faire oublier les contraintes de la vie professionnelle et la précarité de leur situation existentielle.

L'incroyance pratique et diverses formes d'athéisme côtoient une recherche forcenée du mystère. La force qui affronte l'athéisme n'est pas tellement l'opposition raisonnée de la foi, qu'une crédulité avide de signes, de miracles, de visions et de phénomènes à la limite de la magie.

Ce cadre aide à comprendre le phénomène de Medjugorje - une petite bourgade en Bosnie et Herzégovine - où, selon ce qu'affirment les «voyants» et les franciscains locaux, des «apparitions» régulières de Marie (appelée *Gospa*, c'est-à-dire Notre Dame) ont lieu depuis presque 22 ans.

Les «voyants» qui ont vu *Gospa* pour la première fois le 24 juin 1981 étaient, à

l'époque, des enfants entre 10 et 16 ans (quatre filles et deux garçons). Depuis cette date, ils l'ont vue, d'après leurs dires, presque chaque jour, en différents lieux et à des rythmes divers ; ils ont reçu des «messages» de *Gospa* et les révélations d'au moins dix «secrets» qui seront divulgués quand *Gospa* le voudra.

Actuellement, il y a deux «voyants» de plus, une deuxième génération, qui ont des «visions» plus individuelles et intimes «dans le cœur». Certains des «voyants» de la première génération ont même vu le paradis, le purgatoire et l'enfer.

Celui qui était à l'époque le curé du lieu, le Père Jozo Zovko, a affirmé avoir eu lui-même des «apparitions» de *Gospa*, deux mois après le début de celles aux enfants, alors qu'il était emprisonné pour cause de «propagande subversive». Au Père Zovko a succédé le Père Tomislav Vlastic, membre du renouveau charismatique catholique (le Père Zovko en était aussi proche) et ami du Père Emiliano Tardif, un prêtre canadien, Missionnaire du Sacré-Cœur et «guérisseur».

* L'auteur a été professeur de théologie dogmatique à la Faculté de théologie catholique de l'Université de Zagreb.

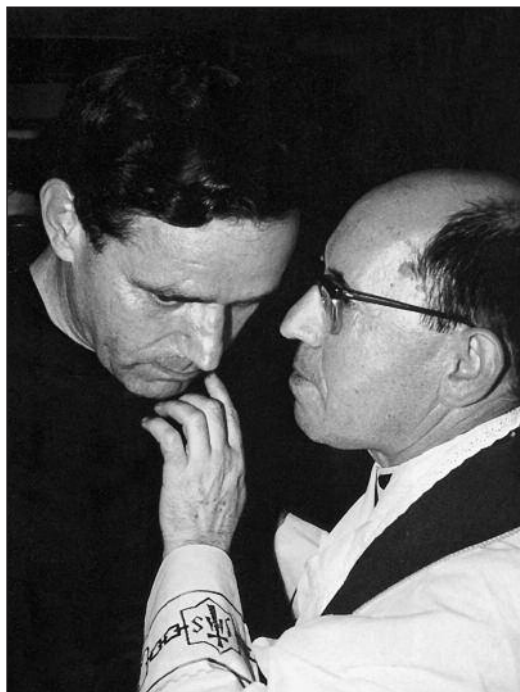
Jusqu'en 1984, les «apparitions» ont eu lieu dans la sacristie de l'église paroissiale, mais quand l'évêque de Mostar, Mgr Pavao Zanic, eut interdit l'utilisation des locaux de l'église pour les «apparitions», *Gospa* est «apparue» au domicile des voyants ou pendant des voyages en train ; mais le lieu privilégié de ces apparitions semble être une pièce de la cure, dans laquelle on laisse entrer jusqu'à 20 personnes, toujours choisies par l'un des franciscains. A côté des Pères Zovko et Vlastic, on trouve le Père Slavko Barbaric, le plus connu des franciscains qui «gèrent» les «apparitions» et la diffusion des «messages» ; d'autres encore leur ont succédé.

Pendant ces 22 années, plus de 20 millions de personnes se sont rendues à Medjugorje. Parmi elles, des prêtres, des évêques et même des cardinaux - tous affirmant y venir à titre strictement privé.

Entre temps, tout ce qui s'est passé à Medjugorje et autour de Medjugorje est devenu un embrouillamini inextricable de contradictions, de messages, de signes, de chantages, de secrets, de suggestions, de miracles, d'argent - le tout mêlé à des expressions du sentiment nationaliste croate. Mais plus grave encore est le conflit qui oppose les franciscains d'Herzégovine à l'évêque du diocèse de Mostar au sujet des paroisses qui, conformément au décret de Paul VI *Romanis Pontificibus*, devraient être rendues au clergé diocésain.

Puisque c'est dans ce contexte conflictuel qu'ont débuté les «apparitions» de *Gospa*, il faut examiner d'abord le comportement des franciscains, ensuite seulement les «messages», la personnalité et le comportement des «voyants».

Un certain nombre de franciscains de la Province s'opposent farouchement au décret de Paul VI avec, comme conséquence de leur désobéissance et du désordre qui s'ensuit, de nombreuses suspensions *a divinis* et des expulsions de l'Ordre franciscain. Malgré tout, les religieux



Le Père Zovko (à gauche) au début de l'affaire, avec le curé de Fatima.

concernés ont continué à occuper certaines paroisses. En mai 2001, des rebelles ont même invité un «évêque» dont l'ordination n'était pas valide, ex-membre de l'Eglise catholique chrétienne, à venir administrer le sacrement de la confirmation à plusieurs centaines d'enfants.

Au début des années '80, des confirmations invalides avaient déjà eu lieu dans des paroisses administrées par les franciscains. Il faut par ailleurs se souvenir qu'en 1980, l'évêque de Mostar était intervenu en suspendant *a divinis* deux franciscains pour cause de désobéissance. C'est précisément dans ce contexte que les «apparitions» de *Gospa* ont commencé, pour donner, dit-on, plus de poids et de force aux franciscains contre l'évêque. Une fois au moins, Vicka, la leader des «voyants», a dit que *Gospa* aurait pris la défense des deux religieux suspendus en déclarant leur innocence et l'erreur de l'évêque.

Le Ministre général de l'Ordre des franciscains, le Père Hermann Schalück, est intervenu à plusieurs reprises en insistant sur la mise à exécution du décret du pape, mais apparemment sans succès. Le conflit s'envenime malheureusement toujours plus et continue à faire rage après la venue du nouvel évêque, Mgr Ratko Peric.

Les «messages» et les «voyants»

Si l'on considère que les Evangiles présentent la mère de Jésus comme une femme silencieuse et humble, on peut s'étonner du fait qu'à Medjugorje elle soit «apparue» si souvent et ait dispensé d'innombrables «messages». Avant leur publication, les «messages» passent par les mains des franciscains locaux. Combien y en a-t-il et quel est le rapport exact avec le nombre des «apparitions» ? Il est nécessaire de confronter tout cela à la révélation biblique et à l'enseignement de l'Eglise. En effet, il y a des contradictions entre ce que *Gospa* a prétendument communiqué à Vicka, par exemple lorsqu'elle lui a fait le récit de sa «vraie vie», et ce qu'en disent les Evangiles. Quant aux «secrets» révélés, on n'en connaît pas le nombre exact et encore moins le contenu.

Les «messages» de paix et de grâce, ceux qui concernent le jeûne ou la prière, la charité ou la nécessité de faire pénitence coïncident par ailleurs avec ce que dit la révélation biblique et l'enseignement de l'Eglise. Quant aux «fruits spirituels», on peut en cueillir à Medjugorje comme dans n'importe quelle église où l'on entre pour prier Dieu avec foi, où l'on se confesse et se repent de ses péchés et où l'on reçoit la Sainte Communion ; ils dépendent de la foi des croyants et de l'action de Dieu, et non des «apparitions».

Aucune des prétendues «guérisons» n'a jamais été approuvée. Le Bureau médical de Lourdes a refusé de se prononcer au sujet des dossiers qui lui ont été remis ; il les a renvoyés à Medjugorje.

Quant aux millions de gens qui se rendent à Medjugorje, personne ne peut le leur interdire aussi longtemps qu'il n'est pas prouvé que les «apparitions» sont fausses. Du moment qu'il n'y a pas encore eu de déclaration qui aille dans ce sens, chacun peut agir comme il l'entend, mais il n'est pas possible d'organiser des pèlerinages officiels sous la direction d'un évêque ou d'un prêtre, car cela équivaldrait à une sorte d'approbation canonique des événements de Medjugorje, alors que l'Eglise les examine encore. Les prêtres ne peuvent qu'accompagner des voyages organisés par des laïcs, pour y confesser et célébrer la messe. C'est un compromis, mais on ignore dans quelle mesure il est toujours bien expliqué à ceux qui se rendent sur les lieux.

En parlant des «voyants» de *Gospa* à Medjugorje, on souligne toujours leur normalité. Il s'agit d'exclure tout soupçon que les «apparitions» puissent être produites par des troubles mentaux. Mais la santé d'esprit et la sincérité subjective des «voyants» ne prouvent pas la vérité objective de leurs «visions». En effet, on les a soumis à des tests et à des examens médicaux et psychologiques au moins quatre fois, même pendant des «apparitions». On a constaté une transe extatique, mais on ne peut pas exclure des phénomènes de médiumnité de groupe et des pouvoirs paranormaux engendrés par une altération de la conscience des «voyants».

Il reste aussi à examiner de plus près la relation qui peut exister entre les «voyants» de Medjugorje, guidés par des franciscains très proches du renouveau charismatique, et des phénomènes similaires et, plus généralement, les pratiques de prière en vigueur chez les charismatiques.

Positions officielles

L'évêque de Mostar Mgr Peric, comme déjà son prédécesseur Mgr Zanic, ne reconnaît pas l'authenticité des «apparitions».

En 1987, le préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, le cardinal Joseph Ratzinger, a confié l'étude des événements à la Conférence des évêques yougoslaves. Le 10 avril 1991, sur la base des travaux d'une commission d'experts, les évêques d'ex-Yougoslavie ont déclaré : « Sur le fondement des recherches effectuées jusqu'à présent, on ne peut pas affirmer le caractère surnaturel de ces apparitions ou révélations. » Cette conclusion est devenue la base pour tous les propos officiels succésifs concernant les « apparitions ».

Actuellement, après la chute de l'ex-Yougoslavie, une commission d'experts a été constituée sous la responsabilité de la Conférence des évêques de Bosnie et Herzégovine, pour examiner tout ce qui s'est passé à Medjugorje durant les dix dernières années. A ce propos, il faut relever la position du cardinal Vinko Puljic, archevêque de Sarajevo, qui affirme qu'aucune déclaration officielle sur l'authenticité des « apparitions » ne sera faite avant l'arrêt des « apparitions ». D'autre part, il déclare à titre personnel ne pas croire à *Gospa* qui parle contre l'Eglise et contre l'Ecriture.

Connaissant la dévotion mariale du pape actuel, on n'a pas manqué de le mêler à l'affaire. Le Père Zovko, par exemple, a affirmé que le pape encourage les voyants et lui a attribué ces paroles : « Courage, je suis avec vous ». Et Mirjana, une des voyantes, déclare : « Wojtyla m'a dit que s'il n'était pas pape, il serait déjà à Medjugorje à confesser les gens. » La Congrégation pour la doctrine de la foi a démenti qu'il y ait eu une quelconque rencontre entre le pape et cette femme.

Médiatisation et... inertie

Après tout cela, que dire ? On constate un effrayant manque de sérénité au sujet des événements de Medjugorje. Très peu de personnes ont une connaissance suffisante de tous les éléments importants pour porter

un jugement. Celui-ci d'ailleurs ne saurait être conclusif tant que les « apparitions » continuent. Au vu de tous les enjeux (aussi financiers) de l'affaire et surtout du conflit entre les franciscains et l'évêque, il est difficile de croire à l'origine surnaturelle des « apparitions » et des « messages » de *Gospa*.

Entre-temps, Medjugorje s'est développé toujours plus comme un lieu de pèlerinage de renom mondial. Cette réputation est le fruit d'une médiatisation bien orchestrée par les partisans de Medjugorje partout dans le monde, surtout aux Etats-Unis et en Italie. Cette médiatisation et la soif d'expériences et de phénomènes extraordinaires ont « mondialisé » Medjugorje. Les voyants sont devenus des vedettes. Il n'y a là plus rien de ce que nous étions accoutumés à voir chez les voyants de Lourdes et de Fatima, qui ont vécu une vie retirée, loin de toute publicité.

Par-delà cette campagne médiatique, les voyants de Medjugorje s'avèrent être de fait des médiateurs de circonstance pour des « messages » qui prônent une piété mariale liée au milieu traditionnel et rural de l'Herzégovine, un milieu profondément marqué par l'esprit et l'engagement pastoral des franciscains, présents dans la région depuis des siècles.

La question semble désormais assez mûre pour être tranchée, mais les responsables des dicastères romains donnent l'impression de vouloir encore laisser les choses aller leur propre chemin : une attitude qui encourage les gens à accorder foi aux « apparitions » et aux autres phénomènes miraculeux. Certes, Rome se réserve d'intervenir, mais, comme bien souvent, la prudence canonique laisse tout simplement les choses dans l'état où elles se trouvent.

Face à un cas comme celui de Medjugorje, il suffit de se rappeler que nous sommes sauvés parce que Dieu nous regarde, et non parce que nous voyons Dieu, ou *Gospa*.

S. K.

Pour une politique d'asile humaine

Mémoire de la Conférence des évêques suisses, de l'Eglise catholique-chrétienne de Suisse, de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, de Caritas Suisse et de l'Entraide protestante Suisse (EPER), Berne/Fribourg/Lucerne/Zurich. Extraits.

Selon le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR), quelque 37 millions de personnes sont en fuite dans le monde. Toutes fuient la guerre, les violations à grande échelle des droits de l'homme, les persécutions politiques ou religieuses ou ont pris la fuite parce qu'elles ont perdu leurs moyens de subsistance.

Si l'on en croit l'*Annuaire statistique 2001* du HCR, sept réfugiés sur dix ont trouvé asile dans les pays en voie de développement au cours des dix dernières années et 86 % des réfugiés proviennent de ces pays. De nombreux pays en voie de développement, parmi lesquels les plus pauvres, ont donc également la responsabilité et la charge d'accueillir ces réfugiés. Un tiers à peine des quelques 940 000 demandes d'asile introduites en 2001 ont été déposées en Europe. [...]

Dans les *mémoires I et II sur les problèmes de l'asile et des réfugiés* de 1985 et 1987, les trois Eglises suisses faisaient référence au fait que la Bible invitait à voir dans les démunis Jésus-Christ lui-même et ont pris position en faveur des persécutés. [...]

Nous comprenons les angoisses de la population et les prenons très au sérieux. La peur suscitée par les requérants d'asile a différentes causes. Il y a, d'une part, des craintes matérielles et la peur d'une concurrence accrue sur le marché du travail ou du logement. D'autre part, il y a aussi

une angoisse psychologique de voir les étrangers en surnombre et de perdre ainsi sa propre identité. Nous ne pensons pas toutefois que la peur soit bonne conseillère quand il s'agit de s'attaquer à la problématique de l'asile. Il faut au contraire lancer un débat sur le devenir de la politique d'asile qui soit basé sur des faits concrets et nous laisser guider en cela par des valeurs fondamentales et des considérations éthiques.

L'asile en Suisse

Ces derniers mois, on a parlé à maintes reprises d'une «situation d'urgence» en matière d'asile en Suisse. Des chiffres et des faits ont été avancés, alimentant les craintes de la population. [...] A notre tour de présenter quelques informations statistiques importantes pour nourrir la discussion.

Le 31 janvier 2003, on dénombrait en Suisse près de 94 000 réfugiés et requérants d'asile (1,2 % de la population). [...] Cela fait longtemps que le nombre de personnes en situation d'asile n'a été aussi bas ; depuis 1999, où l'on en dénombrait plus de 170 000, les chiffres n'ont cessé de baisser.

En 2002, quelque 26 000 personnes ont introduit une demande d'asile en Suisse. Ce chiffre se situe dans la moyenne annuelle connue depuis 1990.

Parallèlement, les autorités ont bouclé la procédure d'asile pour plus de 25 000 personnes : 1 729 personnes (8 %) ont obtenu l'asile, 4 172 personnes (16,6 %) ont été admises à titre provisoire et 8 725 personnes (34,6 %) ont obtenu une autorisation de séjour de la police des étrangers, généralement pour raison humanitaire. Environ 60 % des personnes qui ont introduit une demande d'asile en Suisse ont donc pu rester chez nous sur la base des dispositions de la loi sur l'asile. On ne peut dès lors parler d'un usage abusif de la procédure d'asile.

Début 2003, près de 16 000 personnes étaient en attente d'une décision de l'Office fédéral des réfugiés (ODR). Le nombre de demandes d'asile en cours d'examen n'a plus été aussi bas depuis des années.

En 2002, quelque 17 000 personnes ont quitté la Suisse. A titre de comparaison, entre le 1^{er} janvier et le 30 septembre 2002, l'ODR a dû procéder au retour forcé de 68 personnes vers leur pays d'origine au moyen de vols spéciaux, ces personnes ayant résisté au renvoi.

En 2001 et 2002, le secteur de l'asile a coûté environ 0,9 milliard de francs à la Confédération par an. Les 80 % de cette somme environ ont été consacrés à la prise en charge des réfugiés reconnus, des personnes admises à titre provisoire et des requérants d'asile (loyer, caisse de pension, alimentation, habillement). Il est à noter que cet argent est réinjecté en grande partie dans l'économie suisse.

En fonction des cantons, les requérants d'asile reçoivent par jour environ 9 francs pour les frais de nourriture et 3 francs d'argent de poche ; ces montants sont jusqu'à 50 % inférieurs à l'aide sociale accordée aux citoyens suisses. Par ailleurs, les requérants d'asile qui exercent une activité professionnelle se voient prélever, outre les déductions sociales et l'impôt anticipé, 10 % de leur salaire en vue de rembourser les prestations dont ils ont bénéficié. Il faut aussi insister

sur le fait que la loi sur l'asile interdit aux requérants d'asile, dans les trois à six premiers mois, de travailler pour subvenir à leurs besoins. Certains cantons ont même porté à un an cette interdiction de travailler.

Débats actuels

[...] En Suisse, d'importantes réformes légales se préparent : primo, il y a la révision de la loi fédérale sur les étrangers (LETr), qui doit remplacer la loi fédérale sur le séjour et l'établissement des étrangers (LSEE), et secundo, une nouvelle révision partielle de la loi sur l'asile de 1998 est également au programme. Si d'autres pays possèdent une législation sur l'immigration qui couvre la problématique de l'asile et celle des étrangers, ce n'est pas le cas en Suisse. Sur le plan politique, le droit des étrangers fait partie intégrante de la politique économique et de l'emploi, tandis que le droit d'asile est du ressort de la politique des droits de l'homme. Le fait exceptionnel que ces deux lois puissent être débattues simultanément offre la possibilité d'adapter les lois aux réalités de la politique d'immigration dans l'intérêt de la Suisse.

[...] Or, si depuis le début des années 90 la question de l'asile occupe une grande place dans le débat autour de l'immigration, la question reste très chargée émotionnellement et n'est pas abordée avec la sérénité voulue. Ces dernières années, les requérants d'asile ont été associés presque exclusivement à des aspects négatifs, comme l'immigration clandestine, l'abus et la criminalité. Certaines dérives racistes ont également été observées. Par ailleurs, les difficultés croissantes de la procédure d'asile ont renforcé l'impression que la plus grande partie des requérants d'asile ne sont pas de « véritables réfugiés » mais, dans le meilleur cas, des immigrés économiques qui abusent du droit d'asile pour contourner les règles en matière d'immigration.

[...] Il est vrai que parmi les gens qui ont introduit une demande d'asile dans les années 90, il y avait aussi des immigrés qui étaient à la recherche de travail. Et malheureusement, une petite minorité a aussi abusé du droit d'asile pour pratiquer des activités criminelles. Cela dit, la grande majorité des requérants d'asile étaient de «vrais réfugiés» fuyant l'horreur de la guerre, que ce soit au Sri Lanka, en Bosnie ou au Kosovo, ou en proie à de graves violations des droits de l'homme, en Turquie et en Irak notamment.

[...] Aujourd'hui, même si tout indique que nous ne sommes nullement dans une situation critique en matière d'asile et que les problèmes auxquels nous sommes confrontés n'ont qu'un caractère ponctuel, certaines difficultés sont montées en épingle. Cela a déjà été le cas avec l'initiative de l'UDC sur l'asile de novembre 2002 et le même phénomène semble se reproduire - encore amplifié - à l'approche des élections prévues à l'automne prochain.

Les nombreuses propositions émanant de cantons et de politiciens, tant cantonaux que fédéraux, en faveur de mesures dans le domaine de l'asile vont généralement dans le sens de nouvelles restrictions. Pour contenir les requérants d'asile hors des frontières suisses ou accélérer leur renvoi, on voudrait rendre leurs conditions de vie plus difficiles. Bon nombre de ces propositions ne tiennent pas compte du fait que les conditions légales d'une intensification de la lutte contre les abus ont déjà été créées et que, en raison des conventions internationales en matière de respect des droits de l'homme, de nouvelles restrictions sont devenues impossibles.

Par ailleurs, certaines difficultés dans le domaine de l'asile ne peuvent en aucun cas être imputées aux requérants ; elles sont purement internes et liées à des divergences de vues à propos de la répartition des coûts entre l'Etat fédéral et les cantons, par exemple les règles en matière d'inter-

diction de travailler ou de la répartition des charges dans le domaine de l'aide sociale.

[...] Certains responsables politiques proposent également de lier la coopération au développement à la politique d'immigration. L'objectif de la coopération au développement est toutefois la lutte contre la pauvreté. Par ailleurs, peu de pays d'origine des requérants d'asile sont au centre de la coopération au développement suisse. Pareille exigence n'a dès lors aucun sens.

Recommandations

[...] L'un des éléments essentiels de l'éthique chrétienne est la mission de solidarité internationale (cf. le *Mémoire des Eglises sur l'aide publique au développement*, février 1983). Cette solidarité internationale ne se limite pas aux pauvres et aux déshérités du tiers-monde. Elle s'applique aussi aux opprimés et aux personnes dont les droits fondamentaux sont bafoués et qui cherchent secours dans notre pays.

[...] Cela étant, cette solidarité internationale ne doit pas être mise en balance avec la non moins nécessaire solidarité envers les déshérités de notre propre société. La solidarité et la compassion ne sont pas divisibles. Elles doivent s'appliquer à tous les déshérités, quels qu'ils soient. [...] Voici dès lors nos recommandations en matière de politique d'asile.

□ *Formuler une politique claire en matière d'immigration*

Une partie difficilement quantifiable des requérants d'asile sont des immigrants économiques provenant de pays qui ne font pas partie de l'Union européenne. Même si cela représente toujours un nombre de personnes relativement restreint, toutes les prévisions semblent indiquer que les flux migratoires vont encore s'intensifier. Il est dès lors temps que la Suisse reconnaisse la réalité de ce

phénomène et formule une politique claire en matière d'immigration.

En effet, si nous devons refuser aux émigrants économiques non européens la possibilité d'entrer légalement en Suisse, il va sans dire que certains d'entre eux chercheront à le faire par le biais d'une procédure d'asile ou en entrant illégalement sur le territoire.

Le marché suisse de l'emploi offre actuellement suffisamment de possibilités d'emploi à ces personnes. Comment expliquer sinon la présence dans notre pays d'un tel nombre de personnes en séjour illégal ? Il serait dès lors opportun d'ouvrir également le marché du travail aux émigrants de pays non européens. Pareille mesure est dans l'intérêt même de la Suisse et pourrait se baser sur un système de quotas et de points, déjà proposé dans le rapport de la Commission d'experts immigration d'août 1997. [...]

□ *Pas de nouvelles restrictions dans le droit d'asile*

Le droit d'asile existant a largement fait ses preuves et est parfaitement suffisant à notre avis pour réglementer la procédure d'asile. Les problèmes rencontrés - à savoir l'expulsion des personnes qui cachent leur identité pour éviter le renvoi - peuvent être résolus autrement, notamment par une coopération internationale accrue dans le domaine de l'asile dans le but de déceler plus rapidement les fausses identités et les demandes multiples. [...] Les réglementations existantes (le droit pénal notamment) offrent par ailleurs suffisamment de possibilités de prévenir d'éventuels abus. [...] Au lieu de réclamer des règles supplémentaires, il vaudrait donc mieux appliquer de manière cohérente les mesures existantes. [...]

□ *Réduire la durée de la procédure tout en garantissant les droits des requérants*

L'Office fédéral des réfugiés traite en moyenne 80 % des demandes dans un délai de trois mois, mais beaucoup de procé-

dures durent encore des années, tant au niveau de l'Office fédéral qu'au niveau de la Commission de recours en matière d'asile (CRA). Dans le cas de la CRA, cette lenteur est due en partie à la modestie de ses moyens. Cela dit, des considérations juridiques et politiques ont eu souvent aussi pour effet de faire traîner en longueur certaines catégories de cas. Songeons au Sri Lanka, au Liban et à l'Afghanistan, où, pendant les guerres civiles qui ont déchiré ces pays et malgré le grand nombre de demandes introduites, les autorités compétentes ont pris très peu de décisions.

Cela coûte non seulement plus cher à l'Etat en frais d'assistance, mais, en outre, [...] l'issue incertaine de la procédure est pesante pour bon nombre de requérants d'asile et il en résulte fréquemment des problèmes psychiques. Le renvoi des requérants d'asile dont la demande a été rejetée après de longues années d'attente est, de même, souvent difficilement acceptable et incompréhensible pour des tiers, surtout si les personnes concernées ont déjà bénéficié d'une certaine intégration. Une accélération de la procédure est dès lors absolument indispensable et contribuerait à désamorcer de nombreux problèmes.

Cela peut toutefois nuire à la protection juridique, le risque de décisions erronées étant en effet supérieur dans le cas de procédures rapides. Il faut donc parallèlement renforcer la protection juridique offerte aux requérants d'asile, en particulier dans les centres d'accueil et à l'aéroport. Il s'agit aussi de prévoir les ressources nécessaires, en particulier au niveau de la CRA, pour pouvoir traiter plus rapidement les procédures.

Comme les frais d'assistance représentent la majeure partie des dépenses de l'ODR, on peut partir du principe que plus la procédure est courte, plus les coûts de l'ODR seront réduits. On peut aussi considérer que des procédures d'asile rapides ne sont pas attrayantes pour des personnes qui ont

l'intention de faire un usage abusif du droit d'asile.

□ *Permettre l'accès au marché du travail au bout de trois mois*

L'accès au marché du travail pour les requérants doit être libéralisé. Trois mois après l'introduction de la demande d'asile, les requérants d'asile doivent être traités sur le marché du travail sur un pied d'égalité avec les autres étrangers et ce jusqu'à ce qu'ils quittent la Suisse. Aujourd'hui, environ 30 à 40 % des requérants d'asile et des personnes admises à titre provisoire exercent une activité professionnelle. Parmi les activités exercées, l'hôtellerie et la gastronomie figurent en bonne place, en particulier dans des emplois subordonnés.

Faciliter l'accès au marché du travail permet de réaliser des économies au niveau des prestations d'aide sociale, étant donné que les requérants d'asile subviennent eux-mêmes à leurs besoins. L'inactivité entraîne souvent de graves problèmes psychiques, que nous observons également chez les chômeurs de longue durée. Elle peut aussi conduire à une hausse de la petite criminalité. Enfin, l'inactivité peut donner lieu à une certaine passivité, ce qui fait obstacle à la capacité de retour des requérants d'asile, étant donné qu'ils sont incapables de trouver de nouvelles perspectives d'avenir si un retour devait devenir inévitable.

L'acceptation de requérants d'asile subvenant à leurs propres besoins est beaucoup plus importante dans notre société, où l'on accorde une grande importance au travail. [...] Il est à noter enfin que l'interdiction de travailler instaurée en 1999 n'a eu aucun effet dissuasif.

□ *Intensifier la collaboration internationale*

[...] Des phénomènes globaux comme la question de l'asile nécessitent des réponses internationales. Compte tenu de sa position en Europe, la Suisse est mise peu à peu hors jeu par les efforts d'harmoni-

isation menés depuis des années par les autorités de l'UE. Ainsi, le règlement dit Dublin II de l'UE stipule que les requérants d'asile ont accès à une procédure d'asile dans un Etat membre et précise quel Etat membre est responsable du traitement de la demande. Parallèlement, ce règlement évite que les requérants d'asile puissent introduire une demande d'asile simultanément ou coup sur coup dans plusieurs pays. La Suisse doit tout mettre en œuvre pour adhérer au règlement Dublin II si elle veut éviter de se retrouver isolée en plein cœur de l'UE et de voir des requérants d'asile déboutés dans l'UE réintroduire une demande d'asile en Suisse.

□ *Préserver l'aptitude au retour et promouvoir l'intégration*

L'aptitude au retour des requérants d'asile doit être maintenue et promue par des projets appropriés, de manière à ce qu'un retour dans le pays d'origine ne soit pas associé à des difficultés supplémentaires. L'intégration est particulièrement importante pour les réfugiés reconnus. Des aides financières doivent être prévues à cette fin. Il faut aussi améliorer la situation juridique des personnes admises à titre provisoire qui résident longuement en Suisse car, dans les faits, le séjour de ces personnes dure souvent plusieurs années.

[...] La mise en œuvre d'une politique d'asile respectueuse de l'être humain n'est pas chose aisée dans le contexte politique actuel. Nous non plus n'avons pas de recettes miracles. [...] Il est de notre responsabilité de faire valoir les valeurs fondamentales de notre société dans le processus de décision politique. C'est pourquoi nous continuerons à insister sur la formulation et la mise en œuvre d'une politique d'asile humaine dans notre collaboration avec les autorités.

31 mars 2003

Texte complet du mémorandum sur :
web.caritas.ch/page.phb?pid=15&fid=337

Euthanasie : expérience d'un médecin

Rose a 88 ans, c'est une petite dame à la gaieté modeste. Elle est cachectique, son visage est émacié et pâle, mais elle ne souffre pas et son sourire est lumineux. Elle se sait atteinte d'une maladie incurable et ses forces l'abandonnent doucement. Un jour je lui dis : «Mme Rose, vous descendez vers la mort ?» Elle me répond paisiblement : «Non docteur, je monte ! à petits pas, car je n'ai pas de longues jambes.» C'est ainsi qu'elle s'en est allée.

Une autre fois, à Bafang au Cameroun, un homme jeune est gravement malade et sa famille sent bien que toute notre science ne réussira pas à le sortir d'affaire. Un jour, le père de cet homme vient à moi : «Mon docteur, la maladie vous pouvez la guérir, mais pas la mort !» Ils emportent chez eux le moribond et, dans l'obscurité de la case, ils accompagnent ses derniers moments de chants, de lamentations et de danses, tous ces rites de l'Afrique mystérieuse et profonde...

Tout récemment, Joseph, 82 ans, est décédé. Il est parti, me disait-il quelques heures avant sa mort, le moral dans les talons. Il savait aussi qu'il allait mourir et, bien que triste, il affrontait ce temps avec lucidité. Puis l'esprit quelque peu obnubilé par la morphine que nous lui avons administrée en raison de fortes douleurs, il est mort entouré de ses proches, transporté par les cantiques de l'Armée du Salut.

Voilà trois petits exemples de ce que je considère comme «une bonne mort» - euthanasie - simplement parce qu'à chaque fois elle a été assumée tant par le patient que par son entourage et que l'évolution de la maladie était assez claire pour que le doute ne s'installe pas dans les esprits.

Mais mourir n'est pas toujours aussi limpide. Je ne parlerai pas d'euthanasie active directe, ni de suicide assisté, sinon pour remarquer que ceux qui les prônent ont souvent une compassion ambiguë et sont les tenants d'une liberté sans Dieu ni maître. Ce sont des eaux troubles où l'on voudrait donner aux médecins des pouvoirs qu'ils ne sont moralement pas aptes à assumer, déjà que le «pouvoir» de guérir et de faire vivre peut apporter quelques vertiges et illusions.

Le médecin est un marcheur de crêtes ; de chaque côté, une pente escarpée, pleine d'embûches. Sur l'une d'elle, tout ce qui pourra être considéré comme de l'acharnement thérapeutique et sur l'autre versant, non moins glissant, tout ce qu'on jugera être comme des dérapages, un laxisme, une euthanasie active déguisée. De quel équipement le médecin doit-il être muni pour avancer sur ces arêtes effilées ?

Tout d'abord de son savoir, ses connaissances médicales. Non seulement elles lui permettront de poser un diagnostic approprié, mais également de faire un pronostic, de jauger les chances de guérison et les risques d'éventuelles complications du traitement. Pour cela il a dû faire en quelque sorte abstraction de la personne malade, puisque, dans la médecine classique, on se base principalement sur des données statistiques. A ce propos, un des paradoxes de la médecine des personnes âgées est que les méthodes dites invasives (par

exemple la dilatation des coronaires dans l'angine de poitrine) sont d'autant plus efficaces chez de tels patients dits à risque.

Mais comme chaque personne ne peut être réduite à des statistiques, le médecin doit pouvoir aussi renoncer à ce savoir, c'est-à-dire reconnaître devant tel ou tel patient qu'on ne peut l'appliquer tel quel, sans discernement. Il faut tenir compte de ses désirs, de son envie de vivre et de mourir, il faut respecter sa liberté.

C'est là qu'interviennent l'éthique médicale et la personnalité du médecin. Les principes éthiques fondamentaux sont donnés par diverses instances (les sociétés médicales, les autorités politiques et religieuses), mais on sent quelques fêlures dans les consensus et le fait que les normes éthiques diffèrent selon les individus et la société rend plus délicate chaque situation de fin de vie. Chaque médecin en est imprégné selon son expérience de vie, ses opinions. Ses forces et ses fragilités psychologiques joueront aussi un rôle dans ses décisions.

Le médecin et son patient ne sont pas seuls dans ce face à face. Le premier exerce son art avec toute une équipe dont les sensibilités et les rôles diffèrent, mais où la responsabilité finale de telle ou telle décision lui incombe. Il doit également prendre en compte la famille du malade. Avez-vous déjà vu une famille où tout est simple ? Où l'information donnée sur l'état de santé du malade est reçue de la même manière par chacun ? Où aucune dissension n'apparaît, exacerbée par ces moments douloureux ? Où le malade lui-même n'est pas tiraillé non seulement par ses propres angoisses, mais aussi par celles de ses proches ? Là aussi le médecin doit montrer des talents de communicateur, parfois de révélateur des contradictions et des peurs de chacun, parfois de conciliateur, d'autres fois encore de simple témoin de choses qui le dépassent.

Toutes ces interactions se développent dans un contexte plus général, celui d'une société où s'affrontent des courants de pensées différents, où la pression économique modifie les attitudes, où flottent des ambiances de méfiance et de déconsidération de la chose médicale, où, comme dit le psychiatre Raphaël Carron, «ce que la médecine a gagné en puissance, elle l'a perdu en autorité». Quelle énergie ne faut-il pas dépenser pour justifier auprès des proches et même des soignants l'arrêt d'un traitement, ou la mise en route d'un autre chez tel ou tel patient ! Les gestes et les dires du médecin sont souvent contestés, mis en doute, mais personne ne viendra assumer ses responsabilités à sa place. C'est pour cela qu'il est difficile au médecin de savoir où il peut poser les pieds.

La mort n'est jamais bonne, c'est un euphémisme de dire qu'elle est bonne. La mort est mort. Elle peut être délivrance ou espérance, c'est selon. Accompagner la vie pour les derniers instants du patient mourant, oui. Masquer la mort par des poisons létaux et doucereux est un mensonge.

Dr Jacques Epiney
Hôpital de la Béroche, St-Aubin (NE)

L'enfant gardien de l'ordre et de la loi

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Il y a beaucoup moins de lecteurs de nouvelles que de romans, pour la raison que seuls les délicats savent goûter une nouvelle de qualité, tandis que les gloutons dévorent indistinctement les romans jusqu'au plus épais, jusqu'au plus indigeste. Pour neuf lecteurs sur dix, un roman est un plat dont ils se remplissent et dont ils veulent avoir par-dessus les oreilles. C'est pourtant, si l'on y songe, une prétention exorbitante que de vouloir imposer au monde trois cent cinquante pages de choses imaginaires et délayées. Que le conte et la nouvelle sont de meilleur aloi ! La première politesse d'un écrivain, n'est-ce point d'être bref ?

La nouvelle suffit à tout. On y peut renfermer beaucoup de sens en peu de mots. C'est le lapin sans la sauce. Une nouvelle bien faite est le régal des connaisseurs et le contentement des difficiles ; aussi je ne crois pas décerner un mince éloge à H.H. Munro, écrivain anglais né en Birmanie, et qui, sous le pseudonyme de Saki, a laissé des histoires pleines de verve et d'esprit, de situations absurdes et irrésistibles, en le rangeant au nombre des meilleurs représentants de cet art.

Je n'étonnerai personne en révélant qu'il y a dans l'humour, au sens le plus pur et le plus strict du terme, un fond de mélancolie, de chagrin et de désillusion. Comme tout le monde le sait, le malheur est un merveilleux aide-mémoire, et c'est un fait

que les meilleures histoires de Saki sont, comme celles de Kipling, inspirées de l'enfance blessée.

Les personnages de Saki sont le plus souvent des enfants, des timides, des dandys ou des amoureux qui veulent jouer quand même à la vie, avec ou au milieu des autres, mais selon des règles d'eux seuls connues et appliquées non par esprit de contradiction, mais par esprit de justice, avec la certitude de posséder la vérité et la puissance si rare d'être sincère avec le monde, le hasard et Dieu.

Quant aux victimes, car il en faut bien, ce sont d'assez méchantes et importantes personnes pour n'éveiller dans l'esprit du lecteur à peu près aucune sympathie. Il est juste d'ailleurs qu'elles subissent une petite humiliation passagère, qui est parfois une grande humiliation définitive, parce qu'elles auront toujours le monde avec elles.

L'art de Saki consiste donc à prendre un sujet qui bouleverse les principes de la logique et à le traiter comme une aventure banale. Qu'est-ce, par exemple, que *Sredni Vasthar*, qui est peut-être la plus belle de toutes ces nouvelles ? C'est l'histoire, contée avec détachement, d'un petit garçon qui prie un dieu terrible de son invention pour obtenir que soit détournée la menace de mort planant sur son furet apprivoisé, afin que sa tante subisse le sort qu'elle réserve à l'animal - prière qui se trouve heureusement exaucée. Pas un mot de trop

dans ces quelques huit pages d'une sobriété impeccable. Saki a bien compris et bien montré, comme le fera après lui un Pierre Gripari par exemple, que le bon dieu est un dieu ennuyeux pour un enfant. Et d'abord, c'est le dieu des adultes. Or le dieu des adultes n'est pas celui des enfants. Les enfants, qui ne demandent qu'à trembler et avoir peur, ont besoin d'un dieu terrible, féodal et capricieux.

Une autre nouvelle de Saki commence par ces mots : «Pendant les jours tristes et sans fin, entre l'enfance et l'adolescence, quand la tête serrée entre les poings on imagine mal quel avenir se dérobe derrière les déclinaisons latines, grises comme des tombes sur la Voie Appienne...» Cela encore, c'est du pur Saki.

On trouve chez Saki cette méchanceté innocente qui nous avait tant ravis chez Dickens, et qu'on saluera encore chez Ivy Compton-Burnett. Il est salutaire après tout que les tantes de Saki soient des dragons qui gardent des trésors défendus aux petits garçons, afin que ceux-ci désobéissent pour se les approprier, soient punis et se vengent. C'est par la désobéissance qu'on entre au paradis. Ce que Kafka et Robert Walser savaient très bien.

Aussi ne peut-il être question de changer le monde, car il est parfait. Parfait de cruauté et rempli de délices. Chez Saki, les enfants n'ont pas de parents. En effet, que faire de parents ? Ils sont soit morts soit aux Indes, administrant l'Empire ou menant une vie de luxe et de frivolité. La société et la famille sont infiniment mieux représentées par les tantes.

Un humour mordant

Mais Saki sait aussi nous restituer en quelques instantanés les silhouettes radiueuses de l'époque edwardienne, jeunes gens en canotier, demoiselles plus ou moins éveillées, dames plus furieusement entreprenan-

tes, soupirants habités de désir qu'ils réprouvent, etc... Saki, témoin doucement complice de leurs gaucheries et de leurs explosions sentimentales, les engage en des complications à la fois réelles et plaisamment improbables.

Graham Greene tenait Saki pour l'un des plus grands humoristes de la littérature anglaise. Il a comme père putatif Oscar Wilde et comme frère présomptif Kipling. J'ajouterai que son style est comme sa pensée : net, lucide, élégant. Mais on aurait tort de croire à de la sécheresse ou à de l'insensibilité. Car ce sarcastique a l'épiderme sensible et la délicatesse d'une jeune fille, et je présume que le cinglant de son ironie est en raison inverse de son effort à refouler en lui les mouvements de l'enthousiasme et de l'indignation. Son cynisme et sa cruauté ne s'exercent jamais aux dépens des sentiments vrais, mais aux dépens de ce chantage aux sentiments qui est un si grand ressort de toute vie amoureuse ou sociale.

Saki appartient au renouveau sadiste de la littérature comique et satirique anglaise du début du XX^e siècle, dont les représentants, tous plus ou moins des enfants naturels et flamboyants d'Oscar Wilde, se nomment Kipling, Ronald Firbank, Max Beerbohm, Evelyn Waugh, Ivy Compton-Burnett. (Wynndham Lewis fait également partie de cette illustre tribu, quoique issu d'une branche collatérale de la famille dont l'aïeul s'appelait peut-être Swift).

Chez nous nous n'avons personne de cette trempe, à part peut-être Octave Mirbeau et Jules Renard, car la société française, ancéphale et invertébrée depuis deux cents ans et plus, n'autorise pas ce genre de guerre sainte et civile entre tantes et neveux.

Toute société qui se respecte (et toute société pour exister doit absolument se respecter, et toute société veut, je ne sais pourquoi, absolument exister) est composée de 99 % de raseurs (*bores* en anglais) et de 1 % de gens d'esprit (*wits*). Pour survivre et se

défendre contre cette masse écrasante et gélatineuse de raseurs, les *wits* n'ont (dans un roman anglais, mais cela vaut d'une manière générale) que deux armes à leur disposition : le cyanure et l'épigramme.

A cette division naturelle et propre à toute société bien constituée, la société edwardienne au sein de laquelle Saki grandit et mourut, et qui ne reculait pas devant la dépense, en ajoute une seconde : celle qui dresse les neveux contre les tantes. A la férocité taciturne des unes, répond la férocité verbale des autres. C'est cette Iliade que nous conte Saki.

Dans le monde edwardien vu par l'œil de Saki, une tante est par essence un être mal-faisant qui cherche à couper les vivres à son neveu et à l'empêcher de vivre au-dessus de ses moyens, et qui, incidemment, séquestre des oiseaux dans des cages et des poissons rouges dans des bocaux. Les neveux de Saki ont donc partie liée avec le règne animal auquel ils s'adressent dans les cas les plus désespérés et sur lequel ils fondent les plus grands espoirs, le ciel étant le territoire réservé aux tantes et aux raseurs. C'est alors que les loups-garous entrent en piste et qu'on lâche les fauves.

La cible des *wits* et des neveux est la même : les tantes et les raseurs. Chaque société a ses tantes et ses raseurs ; les nôtres s'appellent aujourd'hui psychologues, sociologues, politologues, statisticiens, chercheurs au CNRS, professeurs d'université, journalistes. Ce n'est plus une race, c'est l'humanité toute entière. En face d'eux, le peuple élu et minoritaire des *wits* et des neveux tend à se faire de plus en plus rare.

Mais Saki était plus qu'un simple *wit*. C'était aussi un homme silencieux. J'entends par là un homme qui a une réserve de silence, comme un chasseur a des réserves de provisions et de munitions. Car il n'était qu'à demi homme. Par l'autre moitié de sa nature, il était lynx. On est donc bien en deçà du Bien et du Mal. C'est-à-dire dans le Mal et la méchanceté purs qui

sont la forêt domaniale, où la Littérature conduit ses chasses avec magnificence et férocité.

Le sérieux de l'enfant

On s'est étrangement abusé sur l'esprit d'enfance. Surtout en France, où l'enfant est quasiment absent de notre littérature. Ou s'il existe, c'est essentiellement sous les traits du futur petit homme. Je pense à Gavroche. C'est pourquoi on a assez sottement associé l'esprit d'enfance à l'esprit de fantaisie, pire, à l'esprit ludique. Or l'enfant ne joue jamais, comme nous le montre magnifiquement la littérature anglaise et en particulier celle de Saki. L'enfant jouit de ce privilège princier de tout prendre à la lettre.

L'enfant désobéit toujours puisqu'on lui demande d'obéir. Et qui ne le lui demande pas n'est pas un adulte digne de ce nom, je veux dire responsable, mais quelqu'un qui se met à quatre pattes en croyant retrouver l'enfance. L'enfant vit donc toujours dans l'extase et le tremblement. Aristocrate de naissance, il ne devient démocrate qu'à l'âge adulte.

L'humour lui est donc également étranger, non la loi à laquelle il obéit, même quand il la transgresse. Aussi est-il toujours coupable sans jamais devenir responsable, ce qui ferait de lui un petit adulte et le sortirait de l'enfance. Hors la loi l'enfant n'existe pas. L'esprit d'enfance est un esprit de mimétisme et d'imitation. L'enfant adore un dieu terrible qui peut à tout moment le foudroyer. Le scepticisme et l'incrédulité viendront à l'âge adulte, quand le papillon se change en chrysalide.

G. J.

Saki, *Les nouvelles complètes*, L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 640 p.

La théologie au défi

Christian Duquoc, *La théologie en exil**
*L'Unique Christ***
*Christianisme - Mémoire pour l'avenir****

Les théologiens, le Père Christian Duquoc en est persuadé, ont une grave responsabilité. Dans la crise actuelle de la foi et de l'Eglise. Ils doivent renoncer à s'accrocher à des synthèses théologiques dont la pertinence n'est plus reconnue et qui les empêchent d'avoir un dialogue fécond avec la modernité. Dans *La théologie en exil*, c'est un cri d'alarme qu'il lance à ses pairs et à tous ceux qu'intéresse l'avenir de la pensée chrétienne dans notre société. Il s'agit d'ouvrir des voies nouvelles. *L'Unique Christ* et *Christianisme - Mémoire pour l'avenir* s'y emploient. C'est l'intérêt de ces deux ouvrages.

La théologie en exil

Christian Duquoc part d'un constat : la théologie souffre d'un discrédit certain. «Le public trouve cette discipline difficile ; les scientifiques estiment son argumentation invérifiable... les philosophes lui reprochent son caractère hybride, elle veut suivre un chemin de raison sans renoncer à une allégeance inconditionnelle à l'Ecriture biblique ou à une Eglise instituée...»

C'est donc un défi nouveau et inédit que la culture contemporaine pose aux théologiens si ceux-ci tiennent à rester crédibles et à pouvoir dialoguer avec elle. Ils ne peuvent trahir la valeur ultime de la Parole de Dieu dont la Bible est la dépositaire, mais leur propre parole doit être une parole libre.

Ce défi doit être relevé d'urgence ; l'auteur s'y emploie dans cet essai bref, clair et précis. Un premier chapitre analyse les raisons de cette «conjoncture inhospitalière» dans laquelle se trouve la théologie. L'auteur cite l'indifférence de la culture à ce qui fut le grand rêve unitaire de l'Eglise (qui se voulait une anticipation du Règne de Dieu). L'éclatement de la chrétienté lors de la Réforme et l'autonomie du politique ont mis fin à ce rêve.

De même, l'ambition de la théologie traditionnelle visant à concilier harmonieusement la foi et la raison a pratiquement disparu ; la philosophie revendique légitimement son autonomie et n'accepte plus d'être considérée comme «servante de la théologie». La Bible, considérée longtemps comme la source de toute connaissance, a été soumise à une critique radicale ; elle n'est plus considérée comme l'encyclopédie du savoir. «Elle n'avait jamais enseigné ce qu'on lui avait fait dire. Il aura fallu la neutralité des méthodes et l'autonomie des sciences pour qu'elle fût restituée à son destin seulement religieux.»

Enfin, les réactions de peur des autorités ecclésiastiques face aux remises en question des théologiens et des chrétiens ne font qu'augmenter les malentendus. Elles proviennent de la crainte «que la commu-

* Bayard, Paris 2002, 124 p.

** Cerf, Paris 2002, 262 p.

*** Cerf, Paris 2000, 128 p.

nauté chrétienne éclate en courants incontrôlables». D'où un autoritarisme qui «s'est spécialement illustré dans les domaines de la morale sexuelle, de la nomination des évêques, de l'enseignement théologique».

Dans le deuxième chapitre, deux attitudes opposées sont décrites : la crispation ou l'ouverture. La crispation se caractérise par la nostalgie de l'équilibre médiéval. L'Église avait su proposer un idéal de société auquel les hommes s'étaient ralliés. Le retour à ce moment de la civilisation est évidemment impossible. Des théologies nouvelles ont été élaborées. Elles ont montré leurs limites. C'est dans le domaine de l'exégèse que les progrès les plus significatifs ont été accomplis. Malgré des débuts polémiques, la liberté de recherche sans préalable est désormais acquise dans ce domaine, ce qui rejoint une des principales exigences de la modernité.

Les tentatives récentes des théologies de la libération et des théologies féministes sont l'objet d'une évaluation au chapitre trois. Le dernier chapitre, le plus novateur, montre un chemin d'avenir dans l'accueil de l'expérience humaine, la liberté de recherche, le consentement au débat, un lien

renouvelé à l'Écriture, la modestie de toute marche vers la vérité.

Je ne peux mieux faire que de citer la conclusion de l'auteur : «L'échange avec notre culture n'est pas éliminé par l'exil, il est revendiqué par lui. L'exil contraint à ne plus prétendre à une place privilégiée ou exceptionnelle, il encourage à créer une place originale, il stimule la production d'œuvres qui affichent une complicité sans compromission avec ce qui se trame dans notre culture. Le théologien abandonne les monopoles, il est une voix parmi d'autres, il ne cède pas sur son originalité ou sur son désir : ne pas trahir la révélation biblique. Il espère ainsi que la conjoncture ne l'enfermera pas dans une solitude stérile.»

L'Unique Christ

Christian Duquoc est l'auteur d'une christologie en deux volumes parue il y a une trentaine d'années. Il fait remarquer dans l'introduction à son nouvel ouvrage, *L'Unique Christ*, combien les questions et les défis adressés à la théologie se sont déplacés durant les trente dernières années.

«Les défis pris alors en compte provenaient soit de la lecture historico-critique de la Bible, soit de la déconstruction philosophique dont les répercussions amenèrent les théologiens à des théories paradoxales, telle celle de la mort de Dieu. Les théologies se sont assagies sous l'évolution de la pensée contemporaine, mais elles se heurtent désormais à une question plus radicale, parce que moins imaginaire, plus historique : *le caractère central du Christ*, expression première de la foi en son unicité révélatrice et salvatrice, mise en difficulté par les pluralités religieuses, le déchirement judéo-chrétien et les cassures internes. C'est ce défi historique, et non plus philosophique ou anthropologique, qui est le socle de l'élaboration christologique proposée» dans ce volume.

Ces livres peuvent être empruntés
au **CEDOFOR**

le **CENTRE** de **DOCUMENTATION**
et de **FORMATION RELIGIEUSES**

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022 827 46 78.

Horaire d'ouverture

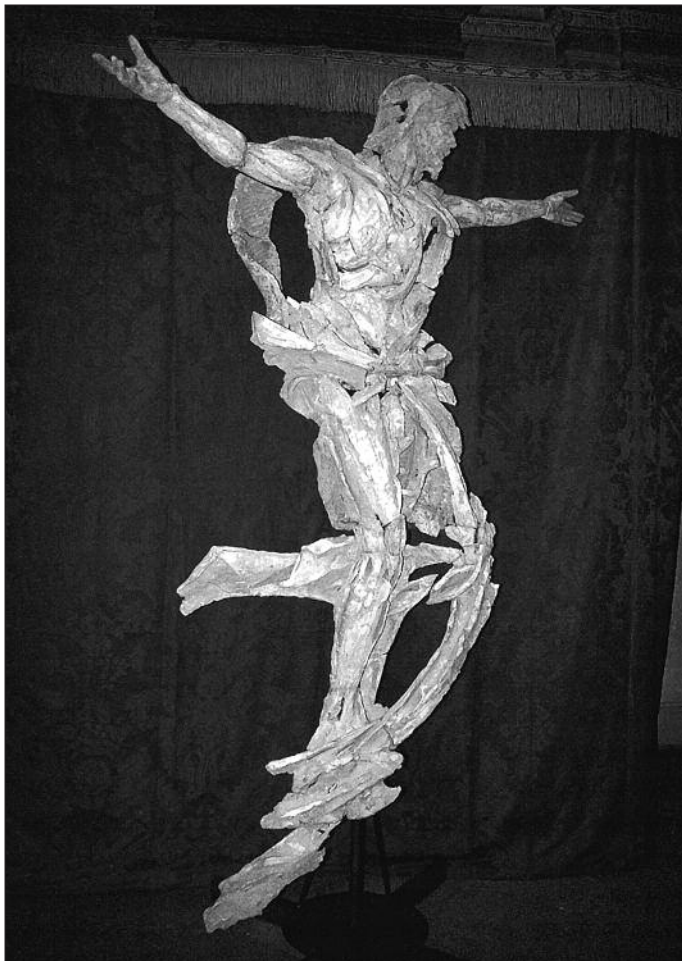
le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi,
de 9h à 12h et de 14h à 17h.
et le vendredi, de 9h à 12h.

Le caractère central du Christ - sa *Seigneurerie* - est une affirmation essentielle de la foi chrétienne. Lorsque les premiers chrétiens ont donné le titre de *Seigneur* à Jésus de Nazareth, ils prétendaient lui attribuer la même souveraineté qu'à Yahvé. Parmi d'autres textes, fort nombreux, chacun a en mémoire l'antique hymne chrétienne reprise par Paul : «Dieu l'a élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom... afin que toute langue confesse que le Seigneur c'est Jésus-Christ à la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,9-11).

Cette Seigneurie du Christ signifie qu'il est le maître de l'histoire et du cosmos et que tout doit être réconcilié en lui, car «il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude et de tout réconcilier par lui et pour lui, sur la terre et dans les cieux, ayant établi la paix par le sang de sa croix» (Col 1,19-20). Pour sa part, saint Jean souligne que le Christ est mort pour «réunir dans l'unité les enfants de Dieu dispersés» (Jn 11,52).

Christian Duquoc fait un constat : plutôt que l'unité annoncée, plutôt que la réconciliation espérée entre tous les enfants de Dieu, nous devons constater dans *l'histoire*, la persistance des divisions et des violences ; et la Seigneurie du Christ n'influence, en aucune manière qui serait constatable, l'évolution du cosmos. Ces constatations nous obligent à une *réévaluation* de la compréhension traditionnelle de la seigneurie du Christ et de la marche vers l'unité espérée.

Une division première et radicale se produit entre Israël et les disciples de Jésus, alors qu'il était venu abolir toute



division et inaugurer le Règne de Dieu. L'expansion du christianisme aux premiers siècles a été rapide, mais aujourd'hui force est de constater que le christianisme, en grande partie, reste occidental et que les grandes religions du monde ne convergent pas vers l'unité : elles restent à l'état *de fragments*.

Cette réalité a été pendant longtemps l'objet d'une interprétation négative : ces religions étaient estimées perverses ou considérées comme devant aboutir au christianisme. Il faut aujourd'hui, selon Christian Duquoc, prendre acte de la persistance des fragments et interpréter positivement cette réalité.

Le cas de la religion chrétienne est différent. Les chrétiens «se réclament du même Christ. Pourtant, depuis des siècles, ils sont incapables d'en tirer la conclusion concrète : cesser les divisions. Elles demeurent malgré les amitiés, les efforts des responsables, les dommages causés au témoignage évangélique. Peut-être sont-elles dans le temps intermédiaire des expressions indispensables d'une richesse que l'unification institutionnelle voilerait ou braderait ?... Telle est l'une des hypothèses de l'ouvrage.»

Notre espérance est voilée et la présence du Règne de Dieu dans l'histoire reste obscure. Il apparaît que toutes les tentatives pour imposer par la force l'unité, tant sur le plan politique que religieux, ont abouti à des résultats désastreux. Peut-être est-il temps de reconnaître que la division, si elle ne conduit pas à l'hostilité et à la guerre, peut être féconde.

La métaphore de la *symphonie différée*, par laquelle se termine l'ouvrage m'a paru très heureuse. Dans la situation actuelle, la symphonie ne nous est pas révélée ; nous n'avons que des fragments. Cela ne met pas en cause notre foi dans la Promesse. «Le contenu de la Promesse est indicible, elle porte non pas sur un programme social, interreligieux, sur une capacité théorique unifiante, elle dénonce le caractère provisoire de ce qui s'adonne à la destruction ou se laisse fasciner par la mort... Le Ressuscité par le don de l'Esprit... rompt avec l'espérance illusoire, il ouvre à une espérance lucide et solide, il a pour socle la foi qui surmonte le doute engendré par l'éclat tamisé du Règne.»

Mémoire pour l'avenir

L'Unique Christ avait été précédé de la publication de *Christianisme - Mémoire pour l'avenir* dont la lecture, plus aisée, pourrait être une bonne introduction à *L'Unique Christ*. Christian Duquoc constate

que la foi est sujette à métamorphoses dans ses manières de se rapporter au monde et à l'histoire. Elle est contrainte à mutations par les défis culturels et politiques.

Ce constat amène l'auteur à parcourir de manière rapide l'histoire de la naissance de la foi chrétienne à partir de la racine juive et de la mort-résurrection de Jésus. En quatre siècles, dans des conditions souvent dramatiques, puisque la persécution ne cessera officiellement que vers les années 311-313, non sans conflits, les communautés auront élaboré une doctrine sobre et solide sur la foi chrétienne.

Après les temps de persécution, la conversion de Constantin permet à l'Eglise de passer de la marginalité à la reconnaissance publique et bientôt à la domination. La conversion de l'Empire représenta, avec quelques nuances, la réalisation du rêve millénariste : le Règne de Dieu sur la terre.

La *chrétienté* est née de ce rêve : réaliser, par l'Eglise, l'unité du monde et de l'histoire jusqu'à la manifestation de son terme. Finalement, malgré des succès non contestables, le rêve s'est brisé et l'Eglise est désormais confrontée à un nouveau défi : témoigner de la Bonne Nouvelle dans un environnement sur lequel elle a perdu prise. Cela ne sera possible que si les chrétiens et l'Eglise consentent à renoncer à la nostalgie du temps de la chrétienté.

Selon l'auteur, ce deuil doit amener à une nouvelle compréhension de l'Eglise visible et au refus de contrôler le devenir du monde. Il ne s'agit pas de renoncer à une espérance pour ce monde. Si la foi ne nous donne aucune maîtrise sur l'histoire, elle nous révèle pourtant que Dieu agit dans notre présent. Elle invite à faire de l'histoire une parabole du Règne qui vient.

Edmond Gschwend

Orthodoxie

N'AIE PAS PEUR

par Cyrille Argenti

*Le Sel de la Terre, Pully
2002, 384 p.*

Grec de Marseille ordonné prêtre orthodoxe en 1950, Cyrille Argenti (1918-1994) consacre tous ses biens à créer, à partir de 1978, dans la banlieue de Marseille, le Centre Saint-Irénée. Celui-ci regroupe des orthodoxes de toutes origines autour de liturgies en français, dans une volonté de bien distinguer Eglise et nation (ce qui lui vaudra maints ennuis au temps du régime des colonels en Grèce...). Bon théologien, il donne des conférences sur la Trinité, le sens de la liturgie et celui de la conciliarité et joue un rôle important dans le dialogue interconfessionnel. Pasteur très aimé, homme de terrain, il manifeste une sollicitude particulière pour les jeunes, les personnes âgées, les déshérités et milite dans l'ACAT.

En sept chapitres, cet ouvrage propose un parcours spirituel à la fois lucide et chaleureux pour le chrétien : la vocation de l'homme, sa quête de liberté, mal et chemin de réconciliation, vivre en chrétien aujourd'hui, eucharistie et prière, mission et sacrement du frère, unité de l'Eglise. Une réflexion qui, à l'instar de saint Irénée, contribue à construire des ponts entre l'Orient et l'Occident et à montrer que son goût de la liturgie ne devrait pas

empêcher l'Eglise orthodoxe de s'ouvrir au monde. Ainsi du chapitre VI, *mission et sacrement du frère* : quel beau programme qui, sans brader les richesses de la tradition orthodoxe, revalorise ecclésialement la fraternité, à condition, comme le précise le titre, de ne pas avoir peur.

A notre tour d'accueillir les richesses des autres traditions chrétiennes et de nous laisser interpeller par l'engagement d'hommes de foi et de terrain, tels que le Père Argenti.

Monique Bondolfi-Masraff

**PRIER 15 JOURS AVEC
SILOUANE**

par Maxime Egger

*Nouvelle Cité, Paris 2002,
122 p.*

Presque inconnu à sa mort, le moine russe Silouane a été révélé à l'Occident par un de ses disciples, l'archimandrite Sophrony. Ce starets né dans une famille de paysans à Chovsk, en 1866, meurt peu avant la Deuxième Guerre mondiale. Il reçoit une éducation rudimentaire et subit l'influence de son père, homme illettré, plein de douceur, de sagesse et de patience. Jeune encore, après avoir connu le doute et la tentation de l'athéisme, il éprouve le désir de devenir moine et, après son service militaire, se met en route pour le Mont Athos. Sa vie, qu'il passera dans un monastère, sera une suite de luttes et de combats spirituels, parsemés de grâces excep-

tionnelles. Jusqu'au jour où il parvient à s'abandonner dans les mains de Dieu. Il vit alors la compassion pour tous les peuples de la terre et écrit des notes dans des cahiers, non pas par une décision de sa volonté, mais sous la poussée de l'Esprit Saint.

C'est en partant de ses notes que Maxime Egger, diacre de l'Eglise orthodoxe (Patriarcat de Constantinople) nous propose de prier pendant 15 jours. Du premier jour intitulé *Devenir une personne*, nous arrivons à l'amour des ennemis, après avoir passé par le don de la grâce, sa perte, la nostalgie de cette grâce, l'humilité, le combat spirituel, la prière, la méditation (activités que le moine décrit comme les voies par excellence vers la sainteté).

Très beau parcours où miséricorde et compassion de Dieu se conjuguent avec la souffrance des hommes.

Marie-Luce Dayer

Histoire

**UNE MOSAÏQUE DE FR.
BARTOLOMÉ DE LAS
CASAS (1484-1566)**

**Histoire de la réception
dans l'histoire, la théologie,
l'art et la littérature**

par Nicole Giroud
*Editions universitaires,
Fribourg 2002, 372 p.*

Las Casas figure parmi les personnages les plus controversés de l'histoire de l'Eglise.

Il a été l'objet d'hommages vibrants comme de critiques violentes. Le présent ouvrage reprend le dossier et montre l'apport de Las Casas à la pensée occidentale. Après une introduction où sont rappelées les grandes étapes de sa vie, sont étudiées son influence dans l'histoire, la théologie et la société d'une part, puis celle dans l'art et la littérature.

Bien que faisant état d'une documentation extrêmement précise, la lecture de ce volume est aisée, car tout l'appareil technique et d'érudition est rejeté en notes. De plus, la plupart des chapitres sont construits sur un même plan : sont présentés successivement les écrits, les thèses et leur réception tant du vivant de Las Casas qu'au cours des siècles jusqu'à notre époque.

L'importance que donne Las Casas à la liberté permet de saisir quelle fut sa préoccupation constante. Voulant ordonner les institutions des sociétés au respect de la responsabilité de chacun, il s'oppose aux conceptions qui prévalaient jusqu'alors et qui demandaient aux individus de sacrifier leurs choix personnels aux vues du groupe. En ce sens, il préfigure les aspirations de l'époque contemporaine ; il ne tombe pas pour autant dans un relativisme des croyances, car il voit le monde ordonné à la conversion pacifique à l'Eglise du Christ.

Un chapitre suggestif de cet ouvrage est celui consacré à la réception du message de Las Casas dans la littérature, où il est devenu l'emblème de la lutte contre l'oppression,

en bien ou en mal selon les auteurs, qu'ils soient espagnols, latino-américains ou autres. L'auteur a ouvert là une piste de recherche ; espérons qu'elle soit reprise pour mettre en valeur l'énorme effort accompli par nombre de théologiens en faveur des Indiens.

Nul doute que cet ouvrage rendra de grands services à tous ceux qu'intéresse l'histoire des idées dans le domaine des droits de l'homme et celui de la formation du droit international.

Une table des noms cités en rend la consultation aisée.

Joseph Joblin

Poésie - art

POÈMES DE HÖLDERLIN

version française de

Gustave Roud

La Bibliothèque des Arts, Lausanne 2002, 276 p.

Prétendre rendre en français la poésie de Hölderlin tient de la gageure. Car on ne traduit pas de la poésie sans la trahir ; on en donne plutôt une version poétique. Pour y réussir il faut être soi-même un authentique poète et un fin connaisseur de la langue originale, s'appeler Pierre Jean Jouve, Jean Tardieu ou Gustave Roud.

La version de Gustave Roud, ici présentée, date de 1942. Si le langage poétique a évolué depuis, comme le remarque Philippe Jaccottet dans sa postface, l'œuvre de Roud est

si fidèle et achevée qu'elle n'a pas pris une ride : sa poésie correspond bien au génie du Souabe. Le poète de Carrouge a fait un choix judicieux des plus beaux poèmes de Hölderlin, assorti d'une préface, de notes explicatives très éclairantes et de quelques lettres, certaines pathétiques, échangées entre l'auteur et son entourage le plus proche.

Dans le foisonnement actuel des publications poétiques médiocres, cet ouvrage est une vraie fête. Aussi faut-il savoir gré à l'éditeur de nous la restituer dans un magnifique volume, tout en regrettant que la couverture parle de *traduction* alors qu'il s'agit d'une *version française*, comme le signale plus justement le sous-titre original.

Pierre Emonet

UNE CONSTELLATION TOUT PRÈS

Poètes d'expression française du XX^e siècle

choisis par Philippe Jaccottet
La Dogana, Genève 2002, 420 p.

Le 29 mai 2002, l'incendie des entrepôts des Belles Lettres, le diffuseur français de *La Dogana*, avait fait craindre le pire. Les importantes pertes subies par l'éditeur allaient-elles entraîner sa mort ? Ce livre est une réponse rassurante et combien élégante.

Avec cette anthologie, *La Dogana* ravit une fois de plus les amateurs de poésie. Philippe Jaccottet y a réuni les poèmes

français de ce siècle qui lui ont été des occasions d'émotion, de plaisir, d'admiration et qui, depuis, ne cessent de l'habiter. Les grands, les très lus sont là, Claudel, Jammes, Valéry, Péguy, Max Jacob, Ramuz, Jouve, Eluard, Roud, Aragon, Char, Ponge..., avec d'autres moins connus : 54 poètes, sérieux ou facétieux, pieux et amants mais tous talentueux, qui se partagent 398 pages, nullement étriqués, mais bien à l'aise dans une présentation généreuse qui permet à la poésie de se déployer. Une vraie *constellation* !

Philippe Jaccottet ne propose pas nécessairement leurs poèmes les plus connus ; il a retenu ce qui brille, ce qui luit et brûle dans la main ouverte.

Pierre Emonet

**PIERRE SOULAGES,
NOIR LUMIÈRE**

entretiens avec Françoise Jaunin

*La Bibliothèque des Arts,
Lausanne 2002, 160 p.*

Autant vous le dire tout de suite, je ne serai pas objectif et ne le voudrais être à aucun prix. C'est vrai, j'aime Soulages. Son amour de la lumière et son art de la révéler avec des toiles noires m'ont toujours fasciné. C'est pourquoi, d'ordinaire, lorsqu'il est question de Pierre Soulages, ce sont de ses grands formats noirs qui captent la lumière dont on parle, ou de ses vitraux de l'abbaye de Sainte-Foy de Conques. Mais Fran-

çoise Jaunin, dans les entretiens qu'elle a eus avec l'artiste, a su mettre en évidence la rigueur de son travail.

Entendre Pierre Soulages parler de Piero della Francesca ou du noir de Zurbarán, Vélasquez ou Goya nous invite à jeter un autre regard sur la tradition. Découvrir son amour de la poésie et du « métier » de peintre nous fait regarder autrement, pas seulement ses toiles, mais aussi la vie. Et comme pour brouiller encore un peu l'image trop arrêtée que l'on peut avoir, nous découvrons Soulages graveur.

Cette série d'entretiens permet de découvrir ou redécouvrir l'un des artistes contemporains les plus connus, sous un angle différent, en toute simplicité. Après cette lecture, une seule chose vous restera à faire, voir ses toiles, voir Conques.

Bruno Fuglistaller

SILLONS DE LUMIÈRE

par Olivier Clément

Fates, Troyes 2002, 127 p.

Des textes choisis parmi les écrits d'Olivier Clément sur la beauté et l'art forment cet ouvrage qui accompagna le prix Logos-Eikon, remis à l'auteur à Rome par le Centre Aletti, lors de ses 80 ans. Ils représentent l'aboutissement d'une longue période de vie à la recherche de Dieu.

C'est la poésie qui sera pour lui une sorte d'itinéraire conduisant au spirituel. Une théologie-poésie portant à contempler le salut comme unité,

une intelligence poétique utilisant les symboles qui dépassent les concepts, les oppositions et les démonstrations.

On peut dire que Clément est amoureux de la beauté, mais pas d'esthétisme. Pour lui la beauté se situe dans l'ordre de la théologie, du spirituel, de l'ecclésiologie. Beauté égale : unité réalisée. Grand promoteur du dialogue et de la connaissance œcuménique, il se fait chanter du futur de la foi en Europe... quand les chrétiens se reconnaîtront les uns les autres. Les textes choisis parlent de foi, de beauté évidemment, de communion, de transfiguration, de visage, de ruptures, d'avenir du christianisme.

Citant Nicolas Berdiaev, il relève : « L'Esprit s'est trouvé étouffé dans le christianisme historique et l'histoire a suivi une direction contraire au christianisme. Ce fut une phase de rupture entre le divin et l'humain. A la fin de cette phase, ce sera la mort qui précède la Résurrection... Une angoisse terrible s'emparera de l'humanité. Mais le temps s'intensifiera... l'Eglise, qui commence à sembler un corps impuissant, apparaîtra telle qu'elle est dans son essence éternelle : pleine de l'Esprit prophétique... Toutes les créations que l'on tenait pour extérieures à l'Eglise, voire contraires, entreront dans l'Eglise du Saint-Esprit. »

Marie-Luce Dayer

Abela Paul : Je crois, mais parfois autrement. *L'Harmattan, Paris 2002, 150 p.*

Bensoussan Georges : Une histoire intellectuelle et politique du sionisme 1860-1940. *Fayard, Paris 2002, 1080 p.*

Besançon Maria : «Le fils de l'homme» et l'épouse. La figure nuptiale du Cantique des Cantiques. *Parole et Silence, Paris 2003, 278 p.*

Bimpage Serge : Moi, Henry Dunant, j'ai rêvé le monde. Mémoires imaginaires du fondateur de la Croix-Rouge. *Albin Michel, Paris 2003, 280 p.*

Blaser Klauspeter : Coup de foudre. *Labor et Fides, Genève 2003, 56 p.*

Brière Michel : L'image de Dieu. Petite méditation avec une œuvre du Bienheureux Fra Angelico. *Parole et Silence, Paris 2002, 100 p.*

Christin Olivier : Les yeux pour le croire. Les dix commandements en images (XV^e - XVII^e siècle). *Seuil, Paris 2003, 160 p.*

Delfieux Pierre-Marie : Moine au cœur de la ville. *Bayard, Paris 2003, 318 p.*

Deluz Gaston : La résurrection de Jésus. Croire et comprendre. *Labor et Fides, Genève 2003, 140 p.*

Denys le Chartreux : Vers la ressemblance. *Parole et Silence, Paris 2003, 128 p.*

Deseille Placide : La spiritualité orthodoxe et la Philocalie. *Albin Michel, Paris 2003, 282 p.*

Fuchs Eric : L'éthique chrétienne. Du Nouveau Testament aux défis

contemporains. *Labor et Fides, Genève 2003, 152 p.*

Giroud Françoise : Les taches du Léopard. Roman. *Fayard, Paris 2003, 264 p.*

Grelot Pierre : Une lecture de l'épître aux Hébreux. *Cerf, Paris 2003, 212 p.*

Grün Anselm : Exercices spirituels pour tous les jours. *Desclée de Brouwer, Paris 2002, 108 p.*

Grüss Alexis, Chabert Joëlle : Rêver les yeux ouverts. *Desclée de Brouwer, Paris 2002, 220 p.*

Hazard Marie-Jo : Prier 15 jours avec Dom Helder Camara. *Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.*

Jones David : Art, signe et sacrement. *Ad Solem, Genève 2002, 270 p.*

Lunel Pierre : Les guérisons miraculeuses. Enquête sur un phénomène inexplicable. *Plon, Paris 2002, 252 p.*

Martini Carlo Maria : Evangile et relations humaines. *Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 160 p.*

Méheust Bertrand : Un voyant prodigieux. Alexis Didier (1826-1886). *Les Empêcheurs de penser en rond, Paris 2003, 494 p.*

Mrožek Stawomir : Œuvres diverses 1. Journal d'un retour au pays - Brèves épîtres. Vol. XI *Noir sur Blanc, Montricher 2002, 460 p.*

Narbel Nathalie : Un ouragan de prudence. Les Eglises protestantes vaudoises et les réfugiés victimes du nazisme 1933-1949. *Labor et Fides, Genève 2003, 212 p.*

Pilch Jerzy : Sous l'aile d'un ange. *Noir sur Blanc, Montricher 2003, 206 p.*

Schaeffler Richard : Le langage de la prière. Essai d'analyse philosophique. *Cerf, Paris 2003, pp. XII + 148.*

Starhawk : Femmes, magie et politique. *Les Empêcheurs de penser en rond, Paris 2003, 358 p.*

Tec Nechama : Dans la fosse aux lions. La vie d'Oswald Rufeisen. *Lessius, Bruxelles 2002, 400 p.*

Vaginay Denis : Comprendre la sexualité de la personne handicapée mentale. Etat des lieux et perspectives. *Chronique Sociale, Lyon 2002, 200 p.*

Valadier Paul : La condition chrétienne. Du monde sans en être. *Seuil, Paris 2003, 248 p.*

Venanzi Marco, Sikorski Alain, Despois Benoît : Auriac. *Coccielle BD, Fidélité, Namur 2002, 48 p.*

Vouga François, Delteil Gérard : Querelles fondatrices. Eglise des premiers temps et d'aujourd'hui. *Labor et Fides, Genève 2003, 96 p.*

Werner Aloys : La nappe d'Elsa. Souvenirs et réflexions. *Slatkine, Genève 2002, 226 p.*

Werner Aloys : Par des chemins insolites... Souvenirs. *Slatkine, Genève 2002, 390 p.*

Que penser de... ? (Collection) Dossiers sur des questions actuelles, format poche : La Papauté (n° 36/1998) ; La Trinité (n° 44/2000) ; Les évangiles apocryphes (n° 47/2001) ; Les religions et les sectes (n° 49/2001). *Namur, Fidélité, 48 p.*

Désert intime

La voix de Dieu s'est tue
Et seul dans les jardins
le soleil parle aux pauvres
Nous vivons tous
dans un désert sans fin
où notre cœur attend
Nous allumons des feux
Qui donc parmi les pierres
fait reflourir la vie ?
Qui nous parle de près ?
Restons dans le désert
Nous y serons un jour
Visités en secret.

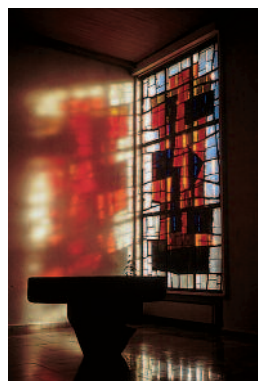
Georges Haldas

in *Prières glanées*, par Colette Nys-Mazure,
Fidélité, Namur-Paris 2003

Maison de formation et de réflexion

N Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme d'été 03



Retraites individuellement guidées

11 - 18 juillet

avec : Pierre Guérig sj et
Beat Altenbach sj

23 - 30 août

avec : Pierre Guérig sj

7 - 13 septembre

avec : Luc Ruedin sj

Retraite de 30 jours

18 juillet - 17 août

avec : Bruno Fuglistaller sj

Retraite itinérante

27 juillet - 2 août

avec : Pierre Guérig sj et
Beat Altenbach sj

Retraite ignatienne

Si tu savais le don de Dieu

3 - 10 août

avec : Raymond Chomienne sj

Retraite ignatienne

Les disciples d'Emmaüs

10 - 17 août

avec : Pierre Guérig sj

Retraite ignatienne

Je suis avec toi !, Is 41

17 - 23 août

avec : Geneviève Boyer,
Catherine Poivre d'Arvor et
Louis Christiaens sj

Méditation et musique

30 - 31 août

avec : Erwin Ingold

Retraite ignatienne

***Redécouvrir le geste
créateur de Dieu***

7 - 14 septembre

avec : Pierre Guérig sj

Retraite avec

jeûne complet

14 - 25 septembre

avec : Jean Rotzetter sj,
Dr méd. Agnes Juillerat,
Dr méd. Monika Brun et
Hilda Binz

Retraite ignatienne

***Marie, Notre-Dame de
L'Espérance***

21 - 26 septembre

avec : Raymond Bréchet sj

Session PRH

***Approche de soi
par le corps***

12 - 16 juillet

avec : Catherine Weber

Session PRH

Réussir son couple

21 - 25 juillet

avec : Luc et Luisa Wilhelm

Sessions PRH

Qui suis-je ?

23 - 27 juillet

avec : Marie-Jeanne Moix

20 - 24 septembre

avec : Madeleine Moreau

Informations détaillées :
www.ndroute.ch/fr